

NEWS D'ILL

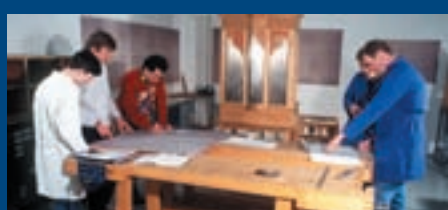
MAGAZINE D'INFORMATION RÉGIONALE

JUIN 2007 - N° 91 - 3 EUROS - 30 RMB

Au centre de la Chine, là où le Yangzi prend son nom, une ville grandit. Sa campagne, vidée de sa main-d'œuvre, se cherche un devenir.

Le buffle et l'architecte

L'Alsace, une Région proche de ses habitants



Credits photos : Région Alsace/Parent ; Lacourmeite ; Hamm

Construire, aménager, rénover et entretenir les lycées est une priorité absolue pour la Région Alsace. Elle dépense chaque jour près de 200 000 euros pour les lycéens de notre région.

Promouvoir la création et la transmission d'entreprises, faciliter le démarrage et la réussite des projets innovants ou de haute technologie, autant d'exemples d'orientations conduites par la Région Alsace en matière d'aides aux entreprises alsaciennes.

Investir en faveur de liaisons régionales plus rapides, rendre les TER plus attrayants, les gares plus accessibles et les horaires mieux adaptés, telles sont les principales missions de la Région en matière de transport ferroviaire. La Région y parvient notamment en donnant la parole aux usagers lors des Comités Locaux d'Animation de Ligne.

Donner aux salariés alsaciens la possibilité de suivre, en dehors ou sur le temps de travail, un cycle de formation validé par un diplôme, c'est une façon pour la Région Alsace de répondre aux demandes individuelles des salariés en recherche d'une nouvelle qualification.

www.region-alsace.eu



Contre-champ

Dans la nuit de Shanghai, au plus haut d'une tour en construction, à la jonction de diagonales d'acier soudées dans leur élan vers le ciel, une gerbe d'étincelles. Effacée, à peine évoquée, une silhouette : un mingong. Par millions, sur les chantiers, dans les usines, ils bâtissent et servent l'atelier du monde. Anonymes, ils font la ville mais n'en sont pas. Les campagnes du nord, du centre et de l'ouest sont leur territoire. Immense. Un puzzle composé de myriades de pièces, dont chacune reproduit les contours des terres d'une ferme familiale. A cette échelle, la silhouette se fait chair. Elle a parents, enfants, voisins, maison. Elle s'habille d'histoires, de paysages, de saveurs, de couleurs. Elle se drape de pluie, de brume, de vent, d'horizons. Ainsi, ici, au sud-est du Sichuan, là où des terrasses sont encore labourées au pas lent du buffle tirant le soc, là où l'entrelacs des canaux dessine la mosaïque des rizières, là où la Jinsha et la Min mêlent leurs eaux pour baptiser le Yangzi, sous le vent d'une ville qui grandit, les fermes reconstruites vivent encore au rythme des cultures. A l'heure du repas, autour de la table, une place, cependant, reste vide. Le mingong vient de la campagne mais ne l'habite plus. Il la nourrit.

ALAIN CHANEL

Le Centre universitaire d'enseignement du journalisme a déjà délocalisé ses formations à Shanghai en 2004, 2005 et 2006.

Photos : Joël Turlin, Heike Schröder, Cordélia Bonal, Claire Doyen, Yoann Terrasse





Destination Haute-Alsace

Gagnez votre temps et savourez sans modération toutes les richesses de la Haute-Alsace.



ASSOCIATION DÉPARTEMENTALE DU TOURISME DU HAUT-RHIN

Maison du Tourisme de Haute Alsace
1, rue Schlumberger - BP 60337
F 68006 Colmar Cedex

Tél. 33 (0)3 89 20 10 68 - Fax 33 (0)3 89 23 33 91
E-mail: adt@tourisme68.com

www.tourisme68.com

Conseil Général



Haut-Rhin

L'Acteur de votre quotidien

Graphisme : Soferic; Crédits photographiques: C. Meyer; Culturespaces/C. Recoura; S. Niew; Musée Unterlinden; Thomas Ity; Studio Jean-Paul; D.Bringard/PNRBV

L'arrivée de la Ligne Grande Vitesse et du TGV Est Européen offrent de nouvelles perspectives de séjours en Haute-Alsace. De Nantes à Paris ou Stuttgart et Zürich, notre belle région représente plus que jamais l'un des plus prestigieux carrefours européens et culturels de l'Europe rhénane.

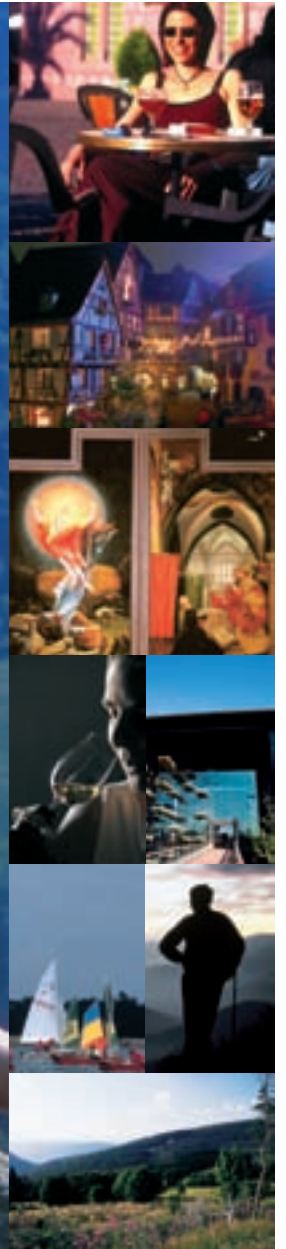
Côté Ville et Gares TGV le patrimoine sur toute la ligne.

Les multiples facettes du patrimoine rhénan de la Haute-Alsace sont complétées par le pluralisme culturel de ses deux cités : Colmar et Mulhouse. Désormais respectivement à 2h50 et à 3h00 de Paris, Colmar l'Inspirée conjugue à merveille tradition et innovation et Mulhouse l'Audacieuse nous surprend toujours davantage par sa modernité renouvelée à l'avant-garde de l'art contemporain.

Les Itinérances

par monts et par vaux et au fil de l'eau.

Les nouvelles perspectives de séjours profitent également à l'ensemble des sites remarquables de la Haute Alsace par le maillage relais du très performant réseau TER Alsace. Aux célèbres sites qui émaillent la Route des Vins et la Routes des Crêtes s'ajoutent pour votre plus grand plaisir les innombrables possibilités d'itinérances offertes au fil de l'Ill comme le long des rives du Rhin. Routes pittoresques, pistes et itinéraires cyclables, chemins de halage et sentiers forestiers, l'itinérance en Haute Alsace devient un plaisir à part entière ; à découvrir ou à redécouvrir.



Haut-Rhin - Association des touristes - RCS COLMAR



ROHM AND HAAS

imagine the possibilities™

www.rohmhaas.com
www.rohmhaas.com/lauterbourg

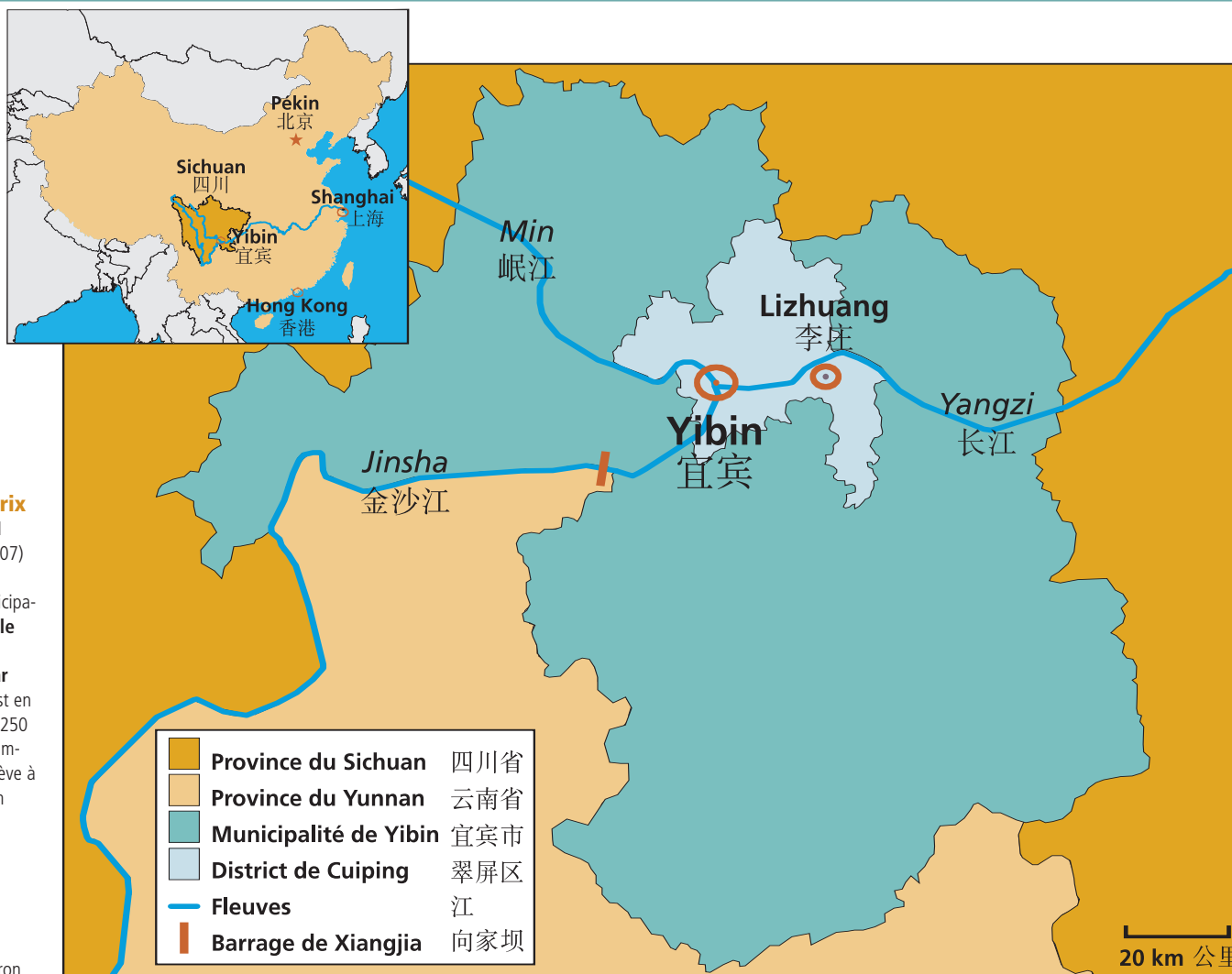
ROHM AND HAAS, UN GROUPE INTERNATIONAL QUI IMAGINE L'AVENIR AVEC VOUS

Rohm and Haas crée et développe des technologies innovantes et des solutions pour l'industrie des matériaux de spécialités. Ses technologies sont utilisées dans le bâtiment et la construction, les produits pour l'électronique, l'industrie, l'emballage, les transports, les cosmétiques, les produits d'entretien, l'eau, l'alimentation, la distribution ainsi que le papier.

Votre projet : vous impliquer dans une entreprise qui affirme sa volonté d'anticiper. Venez rejoindre nos salariés qui, chaque jour, s'investissent pour que Rohm and Haas donne au présent le meilleur avenir.



Rohm and Haas France S.A.S - Route du Rhin - 67630 Lauterbourg - Tél. : 03 88 73 60 00



Indices, prix

10 yuans = 1 euro (mai 2007)

Dans la municipalité de Yibin, le **revenu mensuel par personne** est en moyenne de 250 yuans à la campagne. Il s'élève à 750 yuans en ville.

Produits de la vie courante

Un cochon vivant d'environ 100 kg = 1000 yuans ; un plat de nouilles cuisinées = 2,50 yuans ; un kilo de riz = entre 1,5 et 2 yuans ; un cigare = 1 yuan.

Lexique

Mingong :

Littéralement « paysans ouvriers ». Venus de la campagne, ils forment depuis les années 1990 la main-d'œuvre non qualifiée qui construit les infrastructures urbaines, travaille à la chaîne et occupe les emplois à bas salaire dans les services.

Hukou :

Urbain ou rural, le hukou ou « certificat de résidence » est un permis de résidence porteur de droits et d'obligations. Chaque village, bourg ou ville délivre le sien. Le titulaire d'un hukou rural n'a pas les mêmes droits en matière d'éducation, de santé ou encore de fiscalité que celui d'un hukou urbain. C'est un instrument de contrôle de la mobilité.

Le Sichuan est l'une des 22 provinces de la Chine, une des principales régions agricoles, ce qui lui vaut le surnom de « grenier ». Sa taille équivaut à celle de la France, mais elle compte 1,5 fois plus d'habitants : 87,2 millions. La province du Sichuan est la troisième de Chine en terme de population et la cinquième en superficie.

La municipalité de Yibin (13 983 km²) comprend 5,2 millions d'habitants, dont 600 000 dans la ville. Deux rivières y confluent, Min et Jinsha, qui donnent naissance au Yangzi. Premier fleuve d'Asie, long de 6380 km, il se jette dans la mer de Chine à Shanghai. La municipalité de Yibin est divisée en dix districts. La ville de Yibin appartient à celui de Cuiping. Il est le seul district urbain, les neuf autres étant ruraux.

A 20 km de Yibin se trouvent le bourg de Lizhuang et ses 21 villages. Ils abritent 43 000 habitants, dont 8000 dans le bourg. Le canton s'étend sur 71,72 km². Yibin veut en faire un pôle touristique attractif.

LIZHUANG EN SA CAMPAGNE. PAGES 6 À 11



Dans ce bourg, les grands-parents élèvent leurs petits-enfants et cultivent la terre. Les fils sont partis dans les mégapoles côtières. L'argent qu'ils envoient permet de reconstruire les fermes, de payer la scolarité des jeunes et d'acheter des lecteurs DVD au marché.

Jour de marché, p.6. Quand les grands-parents élèvent les petits-enfants, p.8. Au village et à la ville, l'éducation des jeunes, p.10

LES CANAUX DU POUVOIR. PAGES 12 À 19

Face à l'exode rural, l'Etat se penche enfin sur les campagnes. Les pouvoirs publics construisent canaux et châteaux d'eau, propagent de nouvelles techniques, mettent en place une assurance santé pour les agriculteurs et tentent de développer le tourisme.

La vitrine de la nouvelle économie, p.13. Irrigation et eau domestique, p.14. Améliorer la santé et les retraites, p.16. Développer le tourisme, p.18.



YIBIN, LA CROISSANCE D'UNE VILLE. PAGES 20 À 30



Avant-hier place forte, hier industrielle, Yibin, première ville sur le Yangzi, est aujourd'hui devenue paysanne. En dix ans, sa population a doublé. Logements, écoles, équipements s'efforcent de suivre le rythme.

Rue des paysans sans terre et des demandeurs d'emploi, p.20. La ville s'étend, p.22. L'école pour enfants mingongs, p.24. Les limites du volontarisme, p.27. Deux jours sur la rivière Min, p.28.

RISQUER LA TERRE. PAGES 31 À 38

Terre plus abondante, main-d'œuvre rare et plus qualifiée, capitaux en formation, la nouvelle équation agricole cherche ses formules. Pigeons, pastèques et thé, plutôt que rizière.

De nouvelles exploitations agricoles, p.31. Des initiatives collectives, p.32. Des entreprises agroalimentaires, p. 34. Quelles réponses aux défis à venir, p. 37. Et au-delà s'érige un barrage, p.38.



Mu : Cette unité de mesure de surface correspond à 1/15^e d'hectare, soit 666 m². En théorie, chaque membre d'une famille rurale de la municipalité de Yibin se voit allouer 0,7 mu de terre cultivable. Tout juste suffisant pour se nourrir. En pratique, une personne absente du village laisse son champ à d'autres pour qu'ils le cultivent.

Chronologie

1978 : Décollectivisation et partage des terres dans les villages.

1985 : Erosion du monopole de l'Etat sur l'achat et la vente des produits agricoles. Les fermiers sont obligés de vendre à l'Etat un quota de grains à un prix très bas. Le reste peut être vendu au prix du marché.

1996 : Les prix du marché deviennent inférieurs à ceux des quotas. Le système menace d'imploser.

1997 : Yibin obtient le statut de municipalité, l'équivalent d'un département. La ville accède à une maîtrise partagée de son développement urbain et industriel.

1998 : Pour enrayer la chute des marchés agricoles, l'Etat met en place une politique de soutien des prix.

1999 : Début de la libéralisation des prix des biens de consommation.

2001 : La Chine entre dans l'Organisation mondiale du commerce.

2004 : Annonce de la suppression des taxes agricoles, effective en 2006. Abolition totale des quotas agricoles après l'échec de la politique des prix de soutien.

2007 : Mise en place d'un premier volet d'assurance santé à la campagne.

LIZHUANG EN SA CAMPAGNE.

Ici, les grands-parents élèvent leurs petits-enfants et cultivent la terre. Les fils sont partis dans les mégapoles côtières. L'argent qu'ils envoient permet de reconstruire les fermes, de payer la scolarité des jeunes et d'acheter des lecteurs DVD au marché.

李庄在农村

在这里，老人在家种地、带孩子，年轻人无不涌向了沿海的大城市。他们给家里寄来的钱用于盖房和支付孩子的学费。当然，也可以用来买DVD机。



Guillaume Guichard/CUEJ

Yang Jiafu et son mari se rendent au village tous les deux jours, pour vendre leurs 20 kilos de courgettes et de haricots.

Légumes, volaille et téléviseur

Le marché a lieu les jours pairs à Lizhuang, qui voit alors arriver 3500 vendeurs et acheteurs. Beaucoup en profitent pour aller au bureau de poste retirer l'argent envoyé par la famille exilée en ville.

LE bambou ploie sur les épaules de Yang Jiafu. 20 kilos de courgettes et de haricots perlés de rosée lestent sa palanche. Une heure plus tôt, dans la lumière naissante du jour, la fermière les a cueillis à tâtons sous les larges feuilles des plants de courge.

Il est 6h15. En silence, Yang Jiafu et son mari gagnent le marché à petits pas rapides, sur un sentier étroit de terre sableuse, qui longe les champs de gingembre et les murs décrépis de la briqueterie exténuée. Sur la berge opposée du Yangzi, Liu Jiahua attend le premier bac pour traverser le fleuve et rejoindre le bourg, sur la rive droite. Il est 6h30, 80 personnes patientent comme

elle. Les enfants dorment dans les paniers de bambou. Chemise à fleurs imprimées, jean et sandalettes blanches, Liu Jiahua a mis sa tenue de ville. Sur son dos, 25 kilos de graines de blé.

Arrivée par bus ou par bac.

Un jour sur deux, le bourg de 8000 habitants s'anime au rythme de l'échange avec sa campagne. A l'est, les mototaxis rouges, flanquées de paniers de bambous débordants de canne à sucre ou de canards, dévalent en cahotant les chemins de terre ocre. A l'ouest, les triporteurs, harnachés de sacs de céréales, convoient les fermiers par demi-douzaines. Au nord, chaque demi-heure, du bac débarque une proces-

sion de funambules défilant sur un ruban d'acier, qui rejoignent la terre ferme. Au sud, où la route est d'asphalte, les bus déversent tous les quarts d'heure un flot de fermiers, paniers vides à bout de bras ou paniers pleins sur le dos.

De vingt kilomètres à la ronde, ils sont près de 3500 à converger vers la bourgade pour y vendre ou y acheter.

Légumes à même le sol.

Après 15 minutes de marche, Yang Jiafu et son mari déposent avec précaution leur fardeau le long d'un mur gris, dans une petite allée encore calme. Cai aligne ses paniers qui font office d'étal. Elle loue son emplacement 15 yuans par mois. Liu Jiahua espère vendre

le plus rapidement possible son blé à un grossiste. Elle pense l'écouler à 3,4 yuans le kilo. Avec une partie de cet argent, elle devra acheter du gras de porc, du désherbant et une nouvelle tête de binette.

Dans le recoin des vendeurs de céréales, Jiang Renfai est assis sur son panier, croisant ses longues et maigres jambes devant un sac de grosse toile blanche. Il vient du village de Songjia, à 40 minutes en bus, pour vendre 50 kilos de riz. Une cliente s'approche, pioche une poignée de riz et observe les grains avec attention. Beaucoup sont cassés en petits morceaux, signe de mauvaise qualité. La femme s'éloigne.

Entre les étals, à même le sol, hors des emplacements autori-



dans lequel les poulets fraîchement égorgés sont plongés pour être plumés, saisit les narines. Les grillades enfument les allées et exhalent des rejets d'huile de friture.

Les rayons du soleil commencent à faisander la viande. Les paniers de Yang Jiafu, la maraîchère, sont déjà aux trois-quarts vides. Il ne lui reste presque plus de cette nouvelle variété de petit poivron vert, plébiscitée par ses clients. Le printemps est une bonne saison : les légumes demandent certes beaucoup de travail au champ, mais se vendent plus cher. Elle gagne ainsi 40 à 50 yuans par matinée. Les mauvais jours arrivent avec l'automne : ses revenus sont alors divisés par deux. Les légumes poussent sans effort et ne valent donc plus grand-chose sur le marché.

Payer l'électricité. Peu à peu, les fermiers se dispersent dans les rues avoisinantes. Ils s'installent sur les tabourets en bambou pour une partie de cartes. Les cheveux tombent par terre chez le barbier à ciel ouvert. Au détour d'une ruelle, les ferronniers font sonner le métal de leurs bûches pour en vanter la qualité. Les médecins traditionnels soulagent les rhumatismes de leurs patients grâce à des ventouses de bambou. La file s'allonge devant le guichet de la compagnie d'électricité pour payer la facture mensuelle.

Mais surtout, on s'agglutine autour du bonimenteur qui vante téléviseurs, lecteurs DVD et machines à laver. Les frigos à 3000 yuans demandent de longs mois d'épargne quand on vend pour 300 yuans par mois sur le marché. Les prix des équipements jugés aujourd'hui de première nécessité – hier un ventilateur, aujourd'hui l'air conditionné – augmentent beaucoup plus vite que ceux des produits agricoles. Dans les dix dernières années, l'écart de revenus entre campagne et ville s'est creusé. Il est aujourd'hui de un à trois.

Pour tenter de le combler, la queue s'allonge chaque année un peu plus devant le bureau de poste. Les fermiers viennent retirer le mandat envoyé par les enfants exilés, dans les lointaines villes côtières à forte croissance comme Canton, Shenzhen ou Shanghai. Les salaires y sont toujours plus élevés qu'à Yibin, la grande ville voisine.

Dès 10 heures, les bacs, triporteurs et motos s'en retournent, la ville se vide. Dans un bus à destination de Yibin, Zong He ramène sa vieille pompe, rafistolée pour 20 yuans et peste contre l'augmentation des prix. Il a dépensé 100 yuans ce matin. Pas de viande dans son cabas de bambou, juste des légumes.

**Guillaume Guichard
Jean-Michel Hennebert**

sés, les plus pauvres des 300 vendeurs, comme Jiang Renfai, proposent une dizaine de concombres, aubergines et bottes d'épinards simplement posés sur un drap.

Dans l'allée principale, les stands les plus fournis, où l'on trouve mangues et bananes, appartiennent aux revendeurs qui s'approvisionnent au marché de gros de la ville de Yibin ou directement auprès des paysans avant l'arrivée des clients. Gingembre, piments verts, poires ou pêches s'échangent à des prix plus avantageux que les courges produites sur place dont le vert délavé sature les étals.

A 9 heures, la bousculade est à son comble. A hauteur de tête, tripes et quartiers de porc pendent aux crochets des 40 bouchers, limités par les autorités à ne vendre qu'une bête par jour. Les oies vivantes, tâchées à pleines mains, passent à la balance, comme les pastèques voisines. L'odeur du goudron

L'écart de niveau de vie se creuse entre la campagne et la ville. Il est aujourd'hui de un à trois.

SUR LE VIF

Le cordonnier attend la pluie

La vie est dure, juge Liu Menghua. A 43 ans, elle gagne seulement 150 yuans par mois en astiquant les chaussures des passants sur le marché de Lizhuang. « Ça ne marche pas fort car il fait de plus en plus chaud, les chaussures sont de moins en moins salies par la boue ! » Rares sont les fermiers qui viennent faire décrocher le cuir de leurs godasses. Aujourd'hui, elle nettoie surtout des claquettes pour nourrir trois enfants et un mari qui ne travaille pas. Installée sur le même trottoir, la concurrence s'en sort mieux. Pour 1 yuan, Liao Ficheng, 54 ans,

fait briller vos chaussures. Et pour 3 maximum, il les répare. « J'exerce ce métier depuis plus de 20 ans. Des clients fidèles viennent me voir, du bourg et des villages alentours. Quelques rares touristes aussi. » Il se fait 450 yuans par mois. Dans sa jeunesse, il gagnait dix fois moins en travaillant à l'usine. Pourtant, il trouve sa vie plus difficile aujourd'hui : les prix ont augmenté et il doit financer les études de sa fille cadette à l'université de Chengdu. L'aînée, mingong à Yibin, participe à cet effort financier.

Catherine Methon



Jean-Michel Hennebert/CUE

« Enfin libre de choisir mes plantations »

De la révolution de 1949 à la décollectivisation, en passant par le Grand Bond en avant, Tang Shaoyun, 75 ans, raconte sa vie de fermier du Sichuan.

« Je suis né il y a 75 ans dans le village de Lanxi. Quand j'étais petit, je n'avais pas de pantalon, juste une longue tunique traditionnelle qu'on nouait par un lien sur le côté, donnée par mon père qui l'avait lui-même reçu de son père. Avec mon frère et ma sœur, nous avions souvent très froid.

A partir de 11 ans, j'ai eu droit à un pantalon et une chemise de mauvaise qualité par an. Je gardais les vaches et les buffles d'un grand propriétaire, contre quelques sacs de riz. Je ne suis jamais allé à l'école, je ne sais ni lire ni écrire.

En 1949, j'avais 17 ans quand les paysans ont récupéré les terres des grands propriétaires. Ma famille a pu cultiver une parcelle pour son compte, un peu moins d'un mu pour nous cinq. Nous récoltions entre 300 et 350 kg de riz chaque année : nous ne mourions plus de faim, et en plus, nous avions moins de taxes à payer. Cette année-là, je me suis marié.

La politique du Grand Bond en avant, en 1958, a imposé à



Jeanne Cavellier/CUE

Tang Shaoyun, réside depuis quatre ans à la maison de retraite de Lizhuang, réservée aux personnes sans ressources.

chaque village d'avoir son haut fourneau. En 1960, j'ai été chargé pendant un an d'aller chercher le bois pour alimenter celui de mon village. Un travail pas très difficile, mais ça sentait vraiment mauvais.

Les 20-40 ans, génération fantôme

●●● La famine est arrivée à cette époque. Le gouvernement nous mentait, en disant qu'il restait encore beaucoup de réserves. Les autorités de mon village étaient obligées d'annoncer à leurs supérieurs un doublement de la production de riz chaque année. Du coup, en 1960, nous étions censés produire 2000 kg de riz par mu ! Résultat : le gouvernement affichait des réserves colossales. En fait, on ne dépassait pas les 300 kg, qu'on donnait en totalité à l'Etat.

Je me souviens de ne pas avoir mangé de riz pendant cent jours, seulement des racines et quelques carottes, volées dans les villages voisins. Tous les membres de ma famille sont morts de faim ces années-là : mes parents, ma femme, mon fils de deux ans. En 1963, j'ai préféré déménager dans un autre village, Nansheng. Il y avait des terres encore en friche, qui relevaient d'un collectif de travail de 300 personnes.

En 1978, tout a changé.

Depuis 1952, le gouvernement avait mis en place un système de points de travail par groupe de paysans, qui conditionnait le rationnement. J'apportais chaque année entre 2000 et 3000 points, avec mes 250 kg de céréales. A partir du milieu des années soixante, la sélection de meilleures semences nous a permis de faire deux récoltes de riz par an.

En 1978, deux ans après la mort de Mao, tout a changé. Les terres ont été décollectivisées. J'étais enfin libre de choisir mes plantations, sur un peu plus de deux mus. J'ai commencé à construire une nouvelle maison en torchis en empruntant 1000 yuans à des amis.

Avant, nous vivions dans des maisons de paille de riz tressée. A l'époque, je ne pouvais même pas imaginer qu'on pouvait construire des maisons en briques ou en béton : maintenant elles ne peuvent plus brûler !

C'est aussi dans les années 70 que j'ai vu une télévision pour la première fois. Une famille d'Anshi, un village voisin, en avait acheté une et on payait 0,05 yuan pour regarder les informations et des séries historiques après le dîner, entre 19 h et 22 h. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde, les gens devaient faire la queue dehors.

A cette époque, je ne mangeais du porc qu'une fois tous les quinze jours, il y a dix ans, tous les deux jours et maintenant j'en mange tous les jours. J'ai arrêté de travailler dans mes champs en 1987. Si j'avais pu, j'aurais préféré être paysan aujourd'hui. Il y a des routes, des maisons à plusieurs étages, l'Etat a même supprimé les taxes agricoles il y a deux ans. »

Propos recueillis par Cordélia Bonal et Jeanne Cavalier



Ceux qui restent. Les grands-parents goûtent cette seconde chance d'élever des enfants, en prenant le temps de les voir grandir.

Partis en ville subvenir aux besoins de leur famille, les jeunes adultes laissent parents et enfants au village.

COURBÉE sur son talus, Man Yiwen, 55 ans, arrache les mauvaises herbes avec vigueur. En mai, une fois le riz planté et passée la moisson du blé, la saison devient plus calme. A quelques mètres, dans un champ de maïs, sa petite-fille de 4 ans, Zhao Min, joue dans la terre avec une faucille.

Scène ordinaire de la vie de famille à Changqing, l'un des 21 villages du canton de Lizhuang. Une génération manque au tableau : les 20-40 ans, partis en masse travailler dans les immenses villes côtières. Les premiers départs remontent aux années 1990. A Changqing, aujourd'hui, la moitié des 1800 habitants a quitté les fermes.

La fille de Man Yiwen est partie il y a sept ans avec son mari dans la province de Canton. Depuis qu'elle l'a confiée à ses parents à l'âge de trois mois, en 2003, elle ne voit sa fille qu'une fois par an, à l'occasion du nouvel an.

600 euros envoyés par mois.

Chaque mois, Man Yiwen se rend à Lizhuang pour retirer les 600 yuans que sa fille lui envoie. Soit autant que la vente mensuelle des produits de ses quatre mus. « On a peu de terres. Si ma fille revient, dit-elle, on n'aura pas assez d'argent ni de cultures pour se nourrir. »

A Changqing, ceux qui restent, les anciens et les enfants, sont devenus dépendants de l'enveloppe mensuelle en provenance de la ville.

De l'autre côté de la rizière, l'imposante bâtisse de deux étages revêtue de faïence blanche est le signe désormais habituel de l'enrichissement des familles de mingongs. Pu Changzhen, 69 ans, accueille les visiteurs avec fierté sur sa nouvelle terrasse de béton, où sèchent les épis de blé et les vêtements de la famille.

Il habite la maison neuve, payée par son fils, avec sa femme et son petit-fils, âgé de 4 ans. Le père de l'enfant a quitté la maison à 19 ans et travaille aujourd'hui dans la province de Canton, dans une fabrique de mannequins. Là où l'on travaillait en famille, au jour le jour, en fonction des besoins, ceux qui restent sont aujourd'hui contraints d'organiser leurs journées de travail. « En un mois, il gagne 2000 yuans, autant que moi en un an avec mes deux mus. La situation s'améliore », se réjouit Pu Changzhen. A l'échelle du village, ce sont plusieurs millions de yuans qui rentrent chaque année. De quoi modifier durablement, au bout de dix ans, l'économie paysanne.

Après huit ans d'absence, Hu Huanshu, 43 ans, est le seul mingong de Gaoqiao, un village voisin, à être revenu s'installer sur ses terres. Avec sa femme, ils travaillaient pour

un salaire de 1200 yuans chacun, dans une usine de sacs en plastique de Canton. C'est la mort du grand-père qui les a décidés à rentrer définitivement, afin de ne pas abandonner la nouvelle ferme familiale. Les travaux de la bâtisse de treize pièces et deux étages, construite en U, ont été effectués sur dix ans et leur ont coûté 90 000 yuans.

Aujourd'hui, Hu Huanshu peut recevoir dans son salon. Il sert avec empressement un thé amer fumant. En guise de mobilier, une table en bois, quatre petits bancs et un meuble télé. Les

murs de bétons sont tapissés d'affiches de propagande sur la politique de l'enfant unique. L'ampoule nue pendue au plafond éclaire cette seule décoration.

Son fils de 17 ans vient à son tour de quitter le village, en février, pour tenter sa chance dans la province du Zhejiang, à proximité de Shanghai. Il envoie déjà 500 yuans par mois à ses parents.

Dès son retour, Hu Huanshu a investi près de 3000 yuans dans la ferme familiale. Le nombre de cochons est passé de trois à dix, celui des poulets d'une dizaine à une soixantaine. A côté des rizières, sur ses trois mus de terrain, la famille a planté des arbres fruitiers (nèfle, cerise, brugnion, longane), nettement plus rentables que les cultures traditionnelles.

Le total des revenus de la ferme reste inférieur à leur salaire annuel en ville. Mais ici, la vie est

« On a peu de terres. Si ma fille revient, on n'aura pas assez d'argent ni de cultures pour se nourrir. »
Man Yiwen, villageoise

moins chère et leurs investissements ont fait d'eux une famille de riches fermiers à Gaoqiao. Le secrétaire du parti communiste de la localité se félicite de cette évolution. « *Ceux qui rentrent pensent différemment. Ils s'essayent au business. A Gaoqiao, les pêcheurs, les poiriers et les orangers, qui rapportent plus, fleurissent à côté des traditionnels champs de riz, de blé ou de maïs.* »

Le poids de l'absence. Selon lui, 60% des villageois resteront à terme dans les villes. Moins de gens pour plus de terre : une évolution qu'il juge positive. Même si au moment des récoltes de riz, en août et en octobre, la difficulté à trouver des saisonniers a fait doubler les salaires, de 15 à 30 yuans la journée.

A Changqing, le responsable du village relativise : « *L'absence pèse tout de même sur la vie sociale. Lors des enterrements, il n'y a pas assez d'hommes pour porter le cercueil et honorer la mémoire du défunt.* »

Wang Yihua, 34 ans, revenu de Canton il y a deux semaines, a

choisi de ne pas rentrer dans la ferme familiale de Changqing. En 2003, il a acheté un appartement à Lizhuang pour y loger ses parents et son fils. Il vient de les rejoindre définitivement, bien décidé à ne plus travailler la terre. Mais plus que sa reconversion, c'est la relation avec son fils qui le préoccupe. Lors de son départ pour Canton en 1999, celui-ci avait un an, il ne l'avait pas revu depuis. Les retrouvailles lui ont semblé sonner faux. Wang Anmin, 9 ans, tourne le dos à ce père tombé du ciel. « *J'essaie de jouer avec lui mais on a du mal à communiquer*, avoue Wang Yihua. *Il refuse de dormir avec nous et n'écoute pas ce que je lui dis.* »

La grand-mère, Hu Chengying, 65 ans, se félicite quant à elle de la « *patience* » et du « *calme* » qu'elle a su déployer pour élever son petit-fils. « *C'est maintenant au tour des parents de prendre le relais. Il est essentiel d'avoir un fils sur qui compter quand viendront les vieux jours.* »

Célian Macé
Agnès Verry

SUR LE VIF

Reprise un jour sur deux



A côté de sa machine, bobines et fermetures éclair s'évalent pêle-mêle. Wan Xuefen, 42 ans, se penche sur l'ourlet d'une veste qu'un habitant de Lizhuang lui a commandée. Depuis trois ans, tous les jours de marché, elle vient à pied du village de

Shigu pour travailler au bourg. Son mari, lui, est resté fermier. Quand vient la fin de la journée, elle range son outil de travail dans le magasin de son voisin, solidarité entre commerçants oblige. Puis, toujours à pied, reprend la route de son village.

Et pour plus tard, la plus belle des maisons

Elles sont dix fois plus chères et trois fois plus hautes qu'il y a vingt ans. Dans les villages, les fermes changent de style.



Les voisins viennent aider à poser les fondations de la nouvelle maison. De grandes bâtisses blanches sortent de terre et de bois, telle cette maison centenaire.

PRIQUÉS sur le chantier, des bâtons de bambou fraîchement taillés posent les repères. Tout autour, des travailleurs aux traits ridés circulent sur des planches de bois posées sur les gravats. Hommes et femmes forment une chaîne pour acheminer des briques jusqu'au mur naissant de la fosse à purin. C'est jour de construction dans le village

d'Anshi : les voisins de Shuai Kaimo posent les fondations de sa nouvelle ferme. Aider un ami à bâtir est monnaie courante à la campagne. Mais depuis quelques années, les jeunes bras manquent. Ce sont alors les quinquagénaires qui aident à creuser et déblayer le terrain. Si les forces vives se font rares, les maisons fleurissent dans le canton de Lizhuang. -

Depuis 2003, 200 sont construites chaque année, soit 25% de plus qu'en 1990. Pouvant atteindre deux étages, les fermes sont désormais bâties par des professionnels. Le ciment et le carrelage remplacent la terre et le bois. A cela s'ajoutent l'installation d'un circuit électrique et de l'eau courante.

Il y a vingt ans, construire coûtait 10 000 yuans. On ajoute facilement un zéro aujourd'hui. Pour Nie Benwu, fonctionnaire au bureau du logement de Lizhuang, « *les fermiers gagnent plus car ils deviennent mingongs, ou alors ils cumulent un second travail.* »

C'est le cas de Siang Yinbin, 34 ans, parti pendant treize ans avec sa femme dans une aciérie de la province de Canton. Payé 700 yuans par mois en moyenne, il a économisé la moitié de son salaire pour bâtir une maison à un étage dans son village de Changqing. Coût des travaux : 80 000 yuans. « *Nous sommes revenus l'an dernier car notre fille*

nous manquait et parce que mes parents devenaient trop vieux pour s'en occuper. Maintenant, ils habitent avec nous. » Siang Yinbin a repris la ferme et commencé un autre métier pour payer ses dettes : moto-taxi.

En élevant chaque année des milliers de canards et sept tonnes de poissons, Zhang Zhongju, chef du village de Fugang, a trouvé les moyens de construire une maison à deux étages. Au rez-de-chaussée, il

mettra les poules et les cochons. Le second niveau logera ses deux enfants, sa femme et sa mère. Le grenier permettra de stocker du blé. « *Mon ancienne maison tombait en ruines, je rêve d'un toit qui ne prenne pas l'eau.* »

Il reconnaît être l'un des fermiers les plus riches du village, mais a quand même dû emprunter 45 000 yuans à sa famille et des amis. La main-d'œuvre est chère : 50 yuans par ouvrier et par jour. L'éleveur se donne cinq ans pour rembourser.

Pour l'instant, Hong Deking devra se contenter d'un plain-pied pour faire repartir son élevage de poulets. L'an dernier, la grippe aviaire a terrassé les animaux de ce fermier d'Anshi, qui vit avec sa fille dans une maison de cent ans d'âge avec plusieurs familles. Ils y occupent deux chambres et une pièce principale. L'intérieur est sombre, les fenêtres minuscules.

Sa femme et sa fille aînée, parties travailler en usine à Canton il y a trois ans, ne sont encore jamais revenues. Elles lui envoient entre 200 et 300 yuans par mois pour l'éducation de la cadette et le financement des travaux. Le fermier a épargné 20 000 yuans en cinq ans. Aujourd'hui, son but est de gagner plus et terminer la maison pour, dit-il, « *que ma femme et ma fille reviennent près de moi.* »

Catherine Methon
Guillaume Guichard



Célian Macé/CUEJ

Des parcours scolaires de plus en plus longs

La seconde génération poursuit massivement ses études au-delà de l'âge obligatoire. Les diplômés professionnels ont la cote. Les premiers enfants de mingongs entrent à l'université.

UNE musique insistante rythmée par une voix féminine dynamique s'élève dans l'enceinte de l'école primaire du village de Gaoqiao. Les coudes sur leurs pupitres en bois, les mains sur les paupières closes, les élèves se massent le contour des yeux en suivant les conseils diffusés par les haut-parleurs. Après le massage, les 362 enfants de l'école se rendent dans la cour pour une brève séance d'aérobic. Il est 10h30 et, pour ces élèves âgés de 6 à 13 ans, pas question d'échapper aux exercices quotidiens, sous l'œil attentif des professeurs.

Familles reconstituées.

Leurs parents étant partis travailler en ville, 246 de ces jeunes enfants vivent seuls avec leurs grands-parents, soit plus des trois quarts des effectifs de l'école. Dans la plupart des villages du canton de Lizhuang, la situation est similaire. « Les enfants sont à l'école de 8h30 à 16h30, par-

fois plus, et les enseignants jouent le rôle d'éducateurs scolaires et affectifs », explique Tang Chuanqian, le directeur de l'école primaire de Gaoqiao. Face à cette situation nouvelle, l'école s'organise : les enfants peuvent prendre leurs repas et faire leurs devoirs à l'école. Les enseignants prévoient également de faire accompagner les plus jeunes chez eux par les plus âgés.

En Chine, la scolarité obligatoire a été portée à neuf ans en 1997. Le gouvernement, qui a déjà supprimé les frais d'inscription à l'école primaire et au collège, prévoit de prendre en charge le coût des livres scolaires et des repas des élèves d'ici 2009. Dans le district de Cuiping, la mesure sera appliquée dès 2008.

Après l'école primaire au village, le collège au bourg. Pour la quasi-totalité des enfants, c'est destination les dortoirs

du collège puis du lycée de Lizhuang. Sur les 3000 élèves des deux établissements, 80% s'entassent tous les soirs, à huit ou dix par chambre, dans des petits lits superposés et rentrent chez eux seulement le week-end.

« Les enseignants jouent le rôle d'éducateurs scolaires et affectifs. »
Tang Chuanqian, directeur d'école

Liu Jun, 15 ans, originaire du village de Xinfang, fait partie des 450 élèves dont les parents sont partis travailler au loin. « Le week-end, je vis seul avec ma grand-mère de 68 ans, mes parents me manquent beaucoup, témoigne ce timide garçon qui rêve d'aller étudier à l'étranger. Si je réussis à entrer au lycée à Yibin, ma mère reviendra s'occuper de moi », sourit-il, plein d'espoir.

En sortant du collège de Lizhuang, environ un quart des élèves terminent leur scolarité au lycée du village, 20% d'entre eux se tournent vers un établissement mieux coté, alors qu'une majorité choisit de par-

tir en ville pour boucler des études courtes en lycée professionnel.

Originaires de Shuangyi, près de Yibin, Wen Xue, 18 ans, et Lei Xiaoyu, 16 ans, rêvent depuis l'enfance de partir travailler un jour à Canton. L'automne dernier, elles ont quitté leur village pour suivre une formation en économie et comptabilité au lycée économique professionnel dans le sud de la ville de Yibin.

600 bourses de Pékin.

« 85% de nos 6094 élèves sont des mingongs des neuf districts ruraux de Yibin », précise Yu Qiang, le conseiller d'orientation de l'établissement. Les deux tiers des lycéens sont internes de l'école et ne rentrent que rarement voir leurs familles à la campagne.

« Tout le monde peut s'inscrire chez nous sans examen d'entrée. La seule condition est d'avoir été au collège », explique Yu Qiang. La scolarité coûte 900 à 1000 yuans par semestre, mais des réductions

Photo du haut : exercices matinaux dans la cour de l'école.

sont possibles. « L'année dernière, Pékin nous a accordé une subvention de 600 000 yuans qui a permis de distribuer 600 bourses. Cette année, nous espérons obtenir assez d'argent pour offrir la gratuité à 900 élèves. »

Financer les études. Les deux élèves de Shuangyi ne sont pas boursières : leurs parents parviennent à financer leurs études. Le père de Wen Xue gère un salon de thé au village alors que la famille de Lei Xiaoyu tient un petit magasin. « C'est peut-être un peu difficile pour mes parents de payer les frais, mais quand j'aurai un bon travail de comptable, je pourrai leur envoyer de l'argent », espère Wen Xue. Comme elle, beaucoup projettent de partir loin une fois les études terminées. « 60% de nos diplômés ne restent pas dans la municipalité de Yibin, souligne le conseiller d'orientation. Parmi ceux qui partent, 90% quittent la province du Sichuan pour la côte Est ou les grandes villes du Sud. »

Les diplômés délivrés par le lycée dans les 27 filières proposées – parmi lesquelles la mécanique, l'informatique, l'électricité, l'hôtellerie, le secrétariat et l'économie – sont reconnus à travers tout le pays et permettront peut-être un jour aux deux jeunes filles de partir pour « ramener un vent frais dans leur village ».

Pour les enfants des campagnes, il n'est pas toujours facile d'accéder aux établissements les plus réputés. A Lizhuang, l'an dernier, seuls cinq des cent élèves de terminale ayant passé les concours de l'enseignement supérieur ont réussi l'examen d'entrée à l'université, 91 ont été admis dans des établissements moins cotés, deux ont échoué.

Silke Koltowitz
Agnès Verry

Quatre ans sans les parents

Dans le village de Baichan, les adolescents Linling, Li et Gang habitent seuls à la maison.



Célian Macé/CUEJ

Pour avoir son indépendance, chacun garde sa clé autour du cou.

Soudeur ou manucure, des métiers accessibles aux jeunes sans diplôme.

LE vieux bus cahotant s'arrête en rase campagne. Il connaît les habitudes de ses passagers : tous les vendredis soirs, il débarque Jiang Linling devant le sentier de terre qui mène à la ferme familiale. La collégienne de 15 ans empoigne machinalement un bâton pour écarter les chiens et serpents importuns. Lorsqu'elle rentre de l'internat de Lizhuang le vendredi, son frère et sa sœur sont encore à l'école de Songjia, le bourg voisin. Pourtant, aujourd'hui, la porte de la vieille maison de torchis n'est pas fermée à clef. Et personne n'est à l'intérieur.

« Peut-être maman ? » La voix de Linling oscille entre inquiétude et espoir. Elle, sa sœur Li, 14 ans, et son frère Gang, 12 ans, vivent seuls à la maison depuis le départ de leurs parents pour Canton, il y a quatre ans. D'ordinaire, les travailleurs mingongs confient

leurs enfants aux grands-parents restés à la ferme. Mais le grand-père des enfants, veuf, vit déjà chez une autre de ses filles, dans un village voisin. Il s'est éloigné de son fils depuis son mariage, auquel il n'était pas favorable.

Une fois par mois, les enfants vont à pied au bureau de poste, à une demi-heure, percevoir le mandat des parents.

Alors, une fois par mois, les trois enfants vont à pied au bureau de poste du bourg de Songjia, à une demi-heure, percevoir le mandat des parents. Entre 300 et 400 yuans. Ils en profitent pour faire les emplettes au marché. Un morceau de porc frais, quelques légumes. Quand la liasse de billets est un peu plus grosse que d'habitude, ils mangent en ville et aiment à flâner dans les rues avant de rentrer.

Leurs journées ont fini par devenir extrêmement organisées, mais le partage des tâches est toujours l'objet de querelles. Côté champ, il leur faut cultiver la petite parcelle de patates douces, le potager et s'occuper

des arbres fruitiers. L'eau courante n'est pas installée : ils pompent à tour de rôle pour remplir les bassines et seaux. Côté maison, il y a la lessive, le ménage, la cuisine. La préparation des repas se fait à plusieurs, autour du grand wok, sous lequel ils allument un feu de bois avant chaque cuisson. La grande sœur aide les petits pour les devoirs avant d'achever les siens.

Retrouailles difficiles. Cet après-midi, Linling est distraite et tend l'oreille au moindre bruit. Plusieurs fois, nerveuse, elle sort de la maison pour guetter un visiteur. Soudain, des bruits de voix se font entendre. Elle revient dans la petite pièce sombre en sautillant, avec un sourire élargi. Bao Daiying, sa mère, vient de rentrer. Voilà plus d'un an qu'elles ne se sont pas vues.

La jeune femme s'assoit timidement, stupéfaite de la présence d'étrangers dans son foyer. Linling, dans son dos, a les mains posées sur ses épaules. Peu à peu, Bao Daiying raconte la pression familiale qu'elle a subie pour donner naissance à un fils. Gang a été le troisième enfant. Elle évoque ensuite le prix beaucoup trop élevé de l'école des mingongs à Canton, qui équivaldrait, pour ses trois enfants, à la moitié de son revenu annuel. Elle dit aussi, à chaque fois, la difficulté du retour à une vie de famille.

Bao Daiying est revenue pour que Linling révise ses examens de fin de collège sans avoir à s'occuper de la fratrie. Ensuite, elle aimerait rester ici. Car l'année prochaine, le cadet sera seul à la maison. Mais si ses filles réussissent brillamment leurs examens, il faudra bien repartir dès la fin de l'été pour financer leurs études. Derrière elle, Linling fait la moue.

Célian Macé
Agnès Verry



Silke Koltowitz/CUEJ



Joël Turin/CUEJ

Petits boulots en attendant mieux

Chaque année, des collégiens de Lizhuang renoncent aux études pour travailler.

ASSISES sur le canapé du salon de massage, Zhang Yuan, 20 ans, et Yei Tingting, 18 ans, rêvent à une autre vie. Perchée sur ses talons aiguilles, Yei Tingting s'imaginait journaliste. Vêtements sombres et l'air plus mûre, Zhang Yuan, elle, aurait aimé être informaticienne. Aujourd'hui, après six mois de formation à Yibin, leur quotidien se partage entre de longs moments d'attente et à peine cinq massages de 45 minutes par jour. Le tout pour 50 yuans. Les deux jeunes filles font partie des 5% d'élèves qui ont

quitté l'école de Lizhuang après le collège. Majoritairement filles et fils d'agriculteurs, ces jeunes partent à la recherche d'un travail en raison de difficultés financières et scolaires. Soit une trentaine d'élèves chaque année. Ils s'orientent alors vers des emplois peu qualifiés, tels que cuisinier, serveur, ouvrier.

Partir pour la ville. A 16 ans, entrer dans la vie professionnelle sans diplôme n'est pas si évident. « J'ai été employée pendant un mois dans une usine de vêtements à

Yibin, se souvient Zhang Yan, puis j'ai passé deux mois à servir dans un restaurant de Luzhou. Mais je ne connaissais personne là-bas. » La jeune fille a finalement été embauchée dans ce salon de massage tenu par un membre de la famille.

Et pour ceux qui ne parviennent pas à bénéficier des réseaux familiaux ou amicaux de leur province natale, l'une des dernières solutions est de partir pour les grandes villes de la région côtière.

Jean-Michel Hennebert
Agnès Verry

LES CANAUX DU POUVOIR.

Face à l'exode rural, l'Etat se penche enfin sur les campagnes. Les pouvoirs publics construisent canaux et châteaux d'eau, propagent de nouvelles techniques, mettent en place une assurance santé pour les agriculteurs et tentent de développer le tourisme.

政策渠道

面对大量的农村劳动力输出，国家的政策终于向农村倾斜了。政府着力建设水渠水塔、普及先进技术、建立农村医保制度并发展旅游产业。



Eric Schings / CUEI

L'eau, l'électricité, le tout à l'égout : autant d'arguments pour inciter les fermiers à acheter une maison en bande.

Quand l'habitat se met en ligne

A Dadi, les fermes isolées ont été regroupées dans un village neuf. Comme ses voisins, Tang Chuanwen est revenu de Canton pour construire sa maison.

LES tuiles noires de la nouvelle ferme de Tang Chuanwen viennent à peine d'être posées. 70 m² au sol, un étage et un grenier. Les lits en bois paraissent perdus au milieu des trois chambres en brique. Au rez-de-chaussée, derrière la pièce à vivre, une annexe a été aménagée pour stocker sacs de grains et nourriture nécessaires à six cochons. Trois stalles ont été construites dans la même pièce pour les loger. Leur lisier sera récupéré dans une fosse contiguë et produira du méthane pour faire chauffer le wok familial.

Les trente maisons s'alignent sur deux rues boueuses, entre un petit bois et la route de Lizhuang. C'est dans ce nouveau village à peine sorti de terre, que vont se regrouper les fermiers du village de Dadi, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Yibin.

L'aventure collective a commencé en 2006, quand les autorités du bourg de Songjia, dont dépend Dadi, ont organisé une réunion pour présenter aux villageois le projet d'habitat regroupé. Seule une dizaine de familles a refusé d'y participer, souvent parce que leurs rizières

en sont trop éloignées. La mairie tente encore de les convaincre en leur offrant en prime des plants d'orangers, plus rentables que le riz. Noircies par le temps, les vieilles fermes aux toits trop bas témoignent encore de ce refus.

Tang Chuanwen, lui, a décidé de construire. Sa rizière est pourtant située à 1 km du village, mais la ferme qu'il occupait depuis 35 ans était devenue trop insalubre, lui a-t-on dit. Alors comme ses voisins, il a investi 80 000 yuans dans sa nouvelle maison. Il en a emprunté 30 000 à la banque et

20 000 à la famille de sa femme. Aujourd'hui, il doit encore régler 12 000 yuans au maçon et payer la scolarité et l'internat de son fils cadet, Tang Zongbing, 18 ans, étudiant au lycée professionnel de Yibin. Ce dernier ne va pas souvent voir ses parents durant

les prochaines années : ceux-ci repartent bientôt à Canton. Ils ne reviendront à Dadi que pour le nouvel an chinois.

Gagner plus ailleurs.

Comme la majorité des habitants de son village, Tang Chuanwen est allé chercher ailleurs un revenu supérieur aux 500 yuans qu'il retirait de ses terres. A Can-

ton, il gagne trois fois plus dans une usine de plastique. Depuis quatre ans, Tang Chuanwen et sa femme louent un appartement lâbas et travaillent pour épargner. Ils ne sont revenus à Dadi que le temps des travaux. Leur fils aîné, qui les a rejoints à Canton, a aussi trouvé un emploi. Pendant leur absence, pour conserver leur droit d'exploitation, ils confient leurs terres aux voisins. Ceux-ci se rémunèrent avec la récolte.

Sur l'emplacement de son ancienne ferme, Tang Chuanwen a décidé de planter des orangers. Et grâce à l'investissement des pouvoirs publics qui fournissent l'équipement de base, sa nouvelle maison est raccordée à l'eau courante, au tout à l'égout, au téléphone et à l'électricité. Mais dans la cuisine, le wok flamboyant ne crépitera pas de sitôt.

Valérie-Anne Maitre

Du cochon dans le gaz

UN proverbe chinois dit : « Toutes les parties du cochon sont un trésor. » Pour 250 fermiers d'Anshi, la maxime s'applique aussi au lisier : le méthane qu'il produit est en effet utilisé comme gaz domestique. La construction des cuves à méthane, encouragée par les autorités nationales et provinciales, a commencé ici en 2003. Les volontaires reçoivent une aide de 1000 yuans, soit environ la moitié du coût d'installation. Le système est simple à mettre en place : le fermier doit creuser une fosse non loin de la porcherie familiale et y couler une cuve en béton pour recueillir le lisier. Sa fermentation produit du méthane en surface, qui est ensuite amené directe-

ment à la cuisine par un tuyau. Seule condition pour le fermier : avoir au moins trois cochons.

Les familles évitent ainsi d'aller chercher du bois plusieurs fois par semaine. Le gouvernement y voit également un moyen de sauvegarde des forêts. « Le lisier, traditionnellement utilisé comme engrais, pollue les sols. Lors de la fermentation, les particules polluantes sont détruites et les fermiers peuvent ensuite l'épandre sans risque », explique aussi Liu Peng, du service d'équipement de Lizhuang. Pour l'instant, le gaz est utilisé essentiellement pour la cuisine. Mais avec des investissements supplémentaires, il pourrait servir à éclairer et à chauffer.

Emilie Brotel

Le nouveau socialisme de campagne

100 villages testent la nouvelle politique rurale. Pour le moment, la manne de l'aide publique se déverse sur ces vitrines. Rendez-vous en 2010.

LE secrétaire du Parti du village d'Anshi, Shuei Kaiquan, 61 ans, présente fièrement le plan quinquennal de développement de son village. Il montre du doigt, sur un grand tableau blanc, le graphique de la hausse des revenus des habitants. Avec comme objectif ambitieux de les augmenter d'un tiers d'ici à 2010.

L'injection d'argent public atteint ici un quart de plus que ce que produit le village en un an, soit 12 millions de yuans. En avril 2006, la municipalité a choisi Anshi, 2076 âmes, pour en faire l'une des 100 vitrines du nouveau socialisme de campagne. Construction d'une route et de bassins d'aquaculture, de cuves à méthane, développement du tourisme...

Le but est d'inciter les habitants à rester. A ce jour, 300 personnes ont déjà quitté le village, pour chercher fortune dans des grandes villes.

Anshi est aussi zone test pour une nouvelle technique de plantation des jeunes pousses de riz. Cette innovation devrait accroître la production annuelle de plus d'un tiers. Auparavant repiqués indépendamment les uns des autres, les plants sont désormais mis en terre par groupe de trois, en triangle.

Zhang Rongju, 59 ans, a commencé à utiliser cette technique

en 2006. « Avant, je mangeais tout ce que je produisais. Maintenant, je peux vendre une partie de mon riz et je gagne environ 2500 yuans par an », raconte le fermier en retirant les mauvaises herbes de sa rizière, en face de sa maison construite il y a deux ans. Mais il n'a pas encore de quoi acheter un motoculteur. Pour ac-

croître les revenus, des travaux d'aménagement de la montagne en terrasses vont commencer en août, afin de gagner 700 mus.

Productions reconverties.

On réduira aussi la surface affectée aux rizières et au blé. Mille mus au total – la moitié de la surface cultivable – seront

consacrés à des productions jugées plus rentables : les poissons et les oranges. Des experts ont estimé que le sol d'Anshi était propice à la culture de ces fruits. Convaincue, cette mère de deux enfants va planter une vingtaine d'arbres, payés 1 yuan chacun grâce à une subvention de 5 yuans par plant. Elle patientera trois à ●●●

Répartition des terres : la règle et l'usage

LE sol chinois est propriété inaliénable de l'Etat. Le puzzle des terres arables du Sichuan, constitué d'une multitude de très petites exploitations, est aujourd'hui l'objet d'un complexe système de répartition hérité de la période communiste. A la fin des années 70, les réformes économiques de l'après-Mao débutent par une réforme agraire. La décollectivisation substitue le « système de responsabilité des ménages » à celui de la propriété collective. Dans l'emprise de chaque village, à l'intérieur de chaque groupe (anciennes collectivités de travail), les terres sont réparties entre les familles au prorata du nombre de membres. En échange d'un droit d'exploitation de 15 ans, elles doivent s'acquitter des taxes annuelles et livrer à l'Etat un quota de production à un prix réglé-

ment. Le surplus reste à la disposition de la famille. Ce système de bail permet au paysan de choisir ses cultures. Un petit marché libre se développe. En 1982, ce système est généralisé dans les villages. La libéralisation de la plupart des produits agricoles est autorisée, les achats planifiés reculent. En 1986, une nouvelle taxe remplace le quota obligatoire. Elle sera définitivement abolie à partir de 2004, avec toutes les redevances agricoles.

Petits échanges entre amis.

En 1995, la durée des baux passe à 30 ans. La terre reste attachée à l'individu, identifié à son hukou. Au gré des naissances et des décès, sa répartition s'effectue différemment selon les groupes, censés tenir des conférences annuelles de redistribution ou

convoquer une assemblée à chaque décès laissant une terre vacante. Entre 1999 et 2003, cependant, la plupart des villages cessent progressivement de procéder à ces ajustements. Les décès donnent aujourd'hui lieu à une transmission du droit d'usage de la terre aux descendants.

En marge de ce système officiel, les pratiques d'échanges nées de l'exode rural accélèrent les évolutions. Les prêts entre voisins et amis en sont sans doute la forme la plus répandue. La continuité de la culture de son lopin garantit à l'exilé l'assurance de retrouver sa terre en cas d'échec dans son parcours de mingong. Celui qui reste accroît ses revenus agricoles. Quelques pionniers se lancent même dans la location à grande échelle pour conduire une agriculture plus rentable.

Célian Macé

Cette route boueuse débouche sur la quatre-voies qui relie Yibin à la mer de bambous.



●●● quatre ans qu'ils grandissent. « Les oranges prennent moins de temps que les céréales », ajoute la fermière de 39 ans, qui travaille à mi-temps dans une usine de couture à Yibin, et dont le mari est mingong. Comme 60 autres fermiers, Lei Conglie, 49 ans, mise sur l'aquaculture. Habits rapiécés et téléphone portable à la main, il fera construire deux bassins. Le petit, subventionné à 15%, sera creusé par l'entreprise choisie par les autorités. Le second, il le louera 200 yuans par an au village. Mais tout ne s'improvise pas. Wu Haiwen, 55 ans, a perdu le tiers de ses alevins deux années de suite. « En 2005, j'ai réalisé trop tard que les poissons manquaient d'oxygène. » Analphabète, il ne peut toujours pas suivre les cours organisés une fois par mois à la mairie. « En 2006, j'ai perdu beaucoup de poissons à cause de la sécheresse. L'eau de pluie manque et depuis l'été dernier, le système d'irrigation ne fonctionne plus », se désole le fermier. Or, l'élevage de poissons dans les rizières, en plein développement, nécessite trois fois plus d'eau qu'avant.

Développer le tourisme. Il y a aussi l'expérience du tourisme rural. Le plan d'eau, future attraction du village, sera accessible aux touristes par une nouvelle route de béton, véritable saignée au milieu des rizières. Le district de Cuiping et le gouvernement de Lizhuang offrent

les matériaux, les paysans fournissent le travail. Les plus pauvres cassent les cailloux eux-mêmes, les plus aisés payent des ouvriers pour trimer à leur place.

Pékin a parié un million de yuans sur le projet d'écotourisme et la municipalité de Yibin, quatre. Au bout de la route en travaux, à dix mètres du lac de retenue, le fils aîné du secrétaire du Parti, Shuai Nengwen, transforme sa ferme en auberge. Selon lui, il bénéficie du meilleur emplacement pour accueillir amateurs de pêche et de baignade.

Son gîte rural devrait être achevé dès juillet, comme les quatre autres en construction. Les familles gérantes ont été choisies sur présentation de leur projet et sur leur capacité à gérer un petit hôtel. Shuai Kaiquan, chef local du Parti et père de Shuai Nengwen, siègeait dans le comité de sélection. À terme, 25 chambres seront disponibles dans le village.

Demain, au bord du lac, un complexe incluant un restaurant, des jeux pour enfants et la location de barques devrait voir le jour. L'objectif est d'accueillir 5000 touristes chaque année. Shuai Nengwen pense, lui, empocher 50 000 yuans par an, soit plus de 2,5 fois ce qu'il dit gagner aujourd'hui. Beaucoup plus que ce que prévoit le plan quinquennal du petit village modèle.

Jeanne Cavalier
Guillaume Guichard
Victor Roux-Goeken



SUR LE VIF

Divine énigme

Au sommet de la colline, veillant sur la réserve d'eau du village de Songjia, une divinité protectrice de la nature a été sculptée dans le grès rouge par des fermiers. A sa droite, noyé dans les fougères, un petit autel reçoit les offrandes que lui vaut sa bienveillance.



Joël Turin/CUEJ

Les ouvrages d'art de l'irrigation

Pour parer aux sécheresses, le district de Cuiping rénove plus de 4000 ouvrages. Avec pour objectif d'économiser et de traiter l'or bleu, grâce aux 21 stations

EN 2006 à l'est du Sichuan, des villageois ont dû être ravitaillés en eau par camion. La raison : une sécheresse inédite depuis soixante ans, selon Sun Yuanling, le directeur du bureau de l'irrigation du district de Cuiping. Celui-ci espère que son secteur sera épargné cette année encore et porte d'autant plus attention à l'état des quelque 4000 infrastructures (réservoirs, canaux...) réparties sur son territoire. A 30 km au sud-est de Yibin, surplombant le village de Songjia, le barrage de Weixing permet d'alimenter 10 000 mus de rizières. En 1958, la colline de terre rouge, sur laquelle des étangs naturels alimentaient quelques rizières, a été creusée pour créer le réservoir. Fougères, pins et eucalyptus entourent la retenue d'eau en grès de 18 mètres de haut. à son pied, une pompe et le départ du canal principal qui parcourt les collines alentours. 158 autres petits étangs alimentent le district de Cuiping. Comme 80% des réservoirs, celui de Weixing a été

Il y a 60 réservoirs dans le district de Cuiping. Entre 2002 et 2004, près de 12 millions de yuans ont été investis pour les rénover. Les trois quarts des 200 km de canaux d'irrigation ont été réparés depuis 2000.

construit par les pouvoirs publics. Il a été réhabilité en 2004, selon une politique systématique menée par Cuiping depuis cinq ans.

« Il faut entretenir 200 km de canaux principaux et 425 km de canaux secondaires. Les deux tiers des premiers ont été restaurés, mais moins de la moitié des autres ont été réaménagés », indique Sun Yuanling. Il s'agit à la fois d'économiser l'eau, d'améliorer l'irrigation et d'intervenir sur les canaux situés à flanc de collines, qui sont très souvent détruits par les fortes pluies. Tous ces travaux sont financés, là encore, par le district.

Les fermiers devraient en principe s'acquitter d'une taxe de 16 yuans par mu pour le service de l'eau, mais seulement 10% d'entre eux la paient. En échange de cette tolérance, les fermiers doivent entretenir eux-mêmes les très petits canaux. Le district de Cuiping compte 250 000 mus de rizières. Seuls 200 000 sont irrigués grâce aux réservoirs. Pour les 50 000 restants, les 390 000 mus de terres sèches



L'eau est puisée dans le lac de Weixing qui sert de réservoir (en haut), avant d'irriguer les rizières grâce à un système de canaux (ci-contre). Creusés dans la terre par les paysans depuis des millénaires, ils sont désormais construits en béton ou en briques. Lorsque la pente est insuffisante, les fermiers peuvent utiliser une pompe (en bas).

rigation

000 infrastructures.
stations réparties sur le territoire.

et l'eau potable des habitants, le district a dû procéder à des forages et prélever l'eau du fleuve.

« En 2007, 58 000 personnes, sur les 770 000 habitants du district, n'ont pas accès à l'eau potable », souligne Sun Yuanling. 21 stations de traitement d'eau sont réparties sur le territoire.

Depuis 2003, le district en a construit cinq. Celle de Song-jia est directement reliée au barrage de Weixing. Une petite pièce en ciment à flanc de colline, deux pompes : la station permet de traiter 300 m³ par jour. Le responsable est fier de montrer l'eau pure dans une casserole en fer. « Par rapport aux districts voisins, Cuiping est assez bien équipé, reconnaît Huang Wei, directeur du bureau de l'environnement. Et nous allons construire sept stations cette année. » Dans les campagnes, les pouvoirs publics aménagent les conduites et assurent désor-

mais l'évacuation des eaux usées dans ces nouveaux villages, comme à Dadi, au sud-est de Yibin.

Dans le village de Tianguai, au nord de la ville, le château d'eau construit par le district vient tout juste d'être terminé. Ses 2000 habitants vont ainsi disposer d'eau potable dans leurs fermes. « Jusqu'ici, les gens puisaient dans la rivière », admet le chef du village, Chen Qiyu.

« En 2007, encore 58 000 personnes n'ont pas accès à l'eau potable. » Sun Yuanling, directeur du bureau de l'irrigation de Cuiping

Chargé de l'accès à l'eau potable, le district est aussi responsable de sa qualité. Le bureau de l'environnement contrôle régulièrement les usines présentes sur le territoire. L'aquaculture est interdite dans les réservoirs afin de ne pas polluer l'eau par des aliments industriels. Et le bureau incite fortement les paysans à renoncer aux engrais chimiques au profit d'engrais naturels, tels le purin. Mais en Chine comme ailleurs, les mentalités sont difficiles à changer, reconnaît en souriant Huang Wei.

Valérie-Anne Maitre



Photos : Joël Turfin/CUEI

Les premiers pas de l'assurance santé



Cordélia Bonal/CUEJ

Depuis cette année, les agriculteurs ont pour la première fois le droit à une couverture maladie. Bien que réduits de moitié, les frais d'hôpitaux restent parfois inaccessibles.

GESTES précis, visage concentré, Wang Zhifen prépare comme chaque matin une injection d'anti-inflammatoires. À 33 ans, elle est l'un des deux médecins du village de Jiugou, 1715 habitants, pour la plupart produc-

teurs de riz ou de fruits. Dans la salle ensoleillée du petit dispensaire, ornée de quelques affiches sur la nutrition ou l'allaitement, Zhang Shali, la soixantaine, cheveux blancs coupés courts et teint cuivré, attend. Il vient chaque jour depuis trois ans soigner ses arti-

Dans son dispensaire du village de Jiugou, la jeune médecin Weng Zhifen reçoit trois ou quatre patients par jour. Entre deux interventions, elle aide son mari aux champs.

culations douloureuses. À dix yuans l'injection, le fermier débourse chaque mois 300 yuans en frais médicaux, presque l'équivalent du revenu mensuel moyen des cultivateurs de la région. Sans l'aide de son fils de 26 ans, employé dans une usine textile de la région de Canton, il ne pourrait pas poursuivre son traitement.

Dix yuans par an. Depuis le mois de janvier, Zhang Shali bénéficie pourtant du nouveau système d'assurance destiné aux titulaires d'un hukou de villageois. Un changement majeur dans la prise en charge de la santé des paysans, qui jusqu'alors devaient compter sur la seule solidarité familiale. Seuls les enfants et les étudiants bénéficiaient d'une assurance par le biais de leur établissement. Désormais, contre une cotisation de dix yuans par an et par personne (l'équivalent de six kg de riz), les familles sont remboursées de la moitié des frais médicaux à l'hôpital (au-delà d'une franchise de 80 yuans à l'hôpital voisin de Lizhuang, de 400 yuans à celui plus important de Yibin). Pour désengorger les hôpitaux des grandes villes, le taux de remboursement varie en fonction de l'importance des établissements : un villageois du

district de Lizhuang est remboursé à 50% à Lizhuang, 45% à Yibin, 30% à Chengdu, la capitale de la province du Sichuan.

Dans les villages en revanche, si les premiers frais sont gratuits à hauteur du montant de la cotisation (par exemple 40 yuans par an pour une famille de quatre personnes), il faut ensuite payer consultation et médicaments au tarif normal.

« Cela fait longtemps que les paysans attendaient une assurance. Je reçois d'ailleurs un peu plus de patients depuis le mois de janvier », constate Wang Zhifen.

La jeune médecin espère un développement de la couverture médicale dans les villages, « peut-être en 2008 ou 2009 ». « C'est une bonne chose, cela veut dire que le gouvernement s'occupe de nous, ajoute son patient. L'année dernière je suis allé à l'hôpital à Nanxi, j'ai payé 700 yuans pour quatre jours. J'aurais préféré avoir l'assurance à ce moment-là ! »

« Cela veut dire que le gouvernement s'occupe de nous. »
Zhang Shali, fermier.

Une adhésion en masse.

Une remarque dans laquelle se reconnaît pleinement Yu Zhuqin. À 65 ans, elle bine chaque après-midi la terre de son petit lopin du village de Xiaba, où elle cultive aubergines, gingembre et chou chinois. Dans sa vieille maison à la toiture percée et au sol de terre, sur une cloison de bambou tressé, le portrait de son mari, décédé l'année dernière à 63 ans d'une insuffisance cardiaque. Cinq années de soins médicaux qui auront coûté 50 000 yuans, une fortune pour une famille vivant de la vente de légumes au marché. Sans compter les 2900 yuans de taxe pour avoir enterré le corps plutôt que de l'incinérer.

Les situations comme celle de Yu Zhuqin étant classiques, l'assurance a été accueillie avec soulagement par les fermiers, qui ont adhéré en masse : dans le canton de Lizhuang, près de 90% d'entre eux détiennent le petit livret vert. L'effet ne s'est pas fait attendre à l'hôpital, avec une augmentation de 30% de la fréquentation paysanne, selon Hu Daiping, le directeur de l'établissement. Inversement, les petites officines privées, qui ne sont pas intégrées au nouveau système, ont vu leur clientèle chuter dans les mêmes proportions. Reste qu'à 1000 yuans l'opération de l'appendicite ou de la hernie à Lizhuang (le double à Yibin, le triple à Chengdu), soit 500 yuans pour les familles ayant souscrit à l'assurance, l'hôpital reste encore inaccessible à certains. Malgré les progrès récents, le système à deux vitesses n'a pas encore disparu.

Cordélia Bonal

SUR LE VIF

Le billard, sport national chez les jeunes

Dans la région du Sichuan, les jeunes adorent le billard. Ici à Yibin, une jeune fille joue dans la rue.

A Lizhuang où les jeunes désœuvrés n'ont ni cinéma, ni boîte de nuit et où les karaokés restent un divertissement assez cher, on croise des garçons dans des salles de jeux pas plus grandes que des garages. Souvent, ils ont quitté l'école et vivent de petits boulots pas toujours avouables, ou aux crochets de leurs parents. Quand l'occupation manque, les bandes de copains disputent partie sur partie, à un

jeu, jusqu'à la fermeture, vers 22 heures.



Joël Turin/ CUEJ



Jeanne Cavalier/CUEI

Les treize pensionnaires de la maison de retraite partagent leur temps entre les repas et les sorties à la maison de thé.

Retraités en demi-pension

Les paysans n'ont aucun droit à la retraite. Seule solution pour les plus âgés : être aidés financièrement par leurs enfants. A Lizhuang, les plus démunis peuvent aussi intégrer la maison de retraite.

RETRAITÉ, Wan Shuqing, 75 ans, tue le temps en jouant avec les anciens au chang pai, un jeu de cartes traditionnel, dans l'une des cinquante maisons de thé de Lizhuang. Il y passe sept heures chaque jour. « Si je ne fais rien, je vais me transformer en statue », plaisante le grand-père. Dans son vieux logement de trois pièces, que louent pour lui ses fils au centre du bourg, il n'a pas la télévision. Il l'a laissée à son frère, dans son village, Jiugou, qu'il a quitté en 1999. Sa femme est décédée en 1997 et aucun de ses six enfants n'y habite plus. Ce sont eux

« Les gens préfèrent rester chez eux et compter sur leurs voisins. » Long Zhiwen, directeur de la maison de retraite

Seul filet de sécurité pour les plus pauvres, la maison de retraite. À Lizhuang, ce n'est pas la place qui manque : sur 20 lits, 13 sont occupés. Le bâtiment de béton brut s'élève sur deux étages, avec des chambres poussiéreuses d'une dizaine de mètres carrés aux murs nus et aux lits usés, une cantine sombre, une seule télévision pour tous les occupants. Créé en 1981, l'établissement a déménagé dans ces locaux en 1995.

Pour y entrer, deux conditions : être sans enfant et sans revenus. Dans le canton de Lizhuang, 195 personnes dans ce cas ont été recensées. Le gouvernement leur verse entre 100 et 150 yuans par mois, afin de couvrir leurs besoins fondamentaux (nourriture, vêtements, logis, santé, funéraires). À peine de quoi vivre. La maison de retraite retenait 120 yuans pour le lit et le couvert, il ne reste aux résidents que 30 yuans pour s'acheter cigarettes, lessive, coupe de cheveux...

« En général, les gens préfèrent rester chez eux en comptant sur l'aide des voisins et du

chef du village », reconnaît le directeur de l'établissement, Long Zhiwen. Mais le taux d'occupation devrait augmenter à la fin de l'année : un nouveau bâtiment, encore en construction, pourra accueillir 133 pensionnaires, qui disposeront pour la première fois d'une salle de loisirs. Un investissement de plus d'un million de yuans, souligne Long Zhiwen. Âgés de 73 à 92 ans, les résidents sont tous valides : l'hôpital prend le relais s'ils tombent malades.

Une nouvelle maison de retraite. Yan Hanqing, originaire de Jiugou où il cultivait du riz et du maïs, a décidé d'intégrer la maison de retraite en mai 2006. À 75 ans, ne s'étant jamais marié, il se retrouve sans aucune ressource. « Ma

vue déclinait, j'avais peur de tomber tout seul chez moi », explique le vieil homme, après avoir déposé son dentier à côté du ventilateur hors d'usage. « Je ne l'ai que depuis 20 jours, il faut que je m'habitue. C'est un ami qui me l'a offert, il a coûté 280 yuans. » Son pécule mensuel lui sert principalement à acheter des bouteilles d'alcool de riz, qu'il consomme au rythme d'un demi-litre tous les quatre jours.

Il attend avec impatience son emménagement dans la nouvelle maison de retraite : lui qui regrette le travail de la terre et ne sait comment s'occuper entre ses promenades au marché et ses sorties à la maison de thé, pourra y cultiver quelques légumes dans le nouveau potager.

Cordélia Bonal
Jeanne Cavalier

Des fermiers détaxés

En 2004, le gouvernement chinois a annoncé la suppression définitive de la taxe agricole à l'échelle du pays. Dans certains villages, sa suppression n'a parfois été effective qu'en 2006. Instauré en 1978, année de la décollectivisation, cet impôt était payé en produits agricoles. Selon un ancien collecteur d'impôts du bourg de Lizhuang, chaque année, toutes

les familles paysannes devaient verser 50 kilos de riz ou de légumes par personne. En 1986, les paysans obtiennent le droit de vendre leurs produits sur le marché. Disposant d'espèces, ils peuvent donc payer la taxe agricole en argent. Dès lors, jusqu'en 2004, le montant annuel s'élève à 37,5 yuans par personne.

Victor Roux-Goeken

Les ressources du patrimoine

Fort de ses temples et palais, mais aussi de son rôle lors de la guerre contre le Japon, le bourg de Lizhuang se reconvertit. Hier industriel et agricole, il s'essaye aujourd'hui au tourisme et au développement d'une économie de services.



Joël Turfin (CUEJ)

1940-1946 : un village d'irréductibles

Pendant la guerre, Lizhuang a accueilli des universités de Pékin et Shanghai.

DÉSIGNÉ en 2005 par les autorités de Pékin comme l'un des dix sites historiques et culturels d'intérêt national, Lizhuang est connu dans toute la Chine. Ses origines remonteraient au VII^e siècle. Les plus anciens bâtiments conservés datent de la première moitié du XIX^e siècle, une architecture typique de la dynastie Ming. Pourtant, sa célébrité n'est pas due à ses 18 temples et ses 9 palais, mais à son comportement exemplaire lors de la guerre anti-japonaise, qui exalte le sentiment de fierté nationale.

Attitude exemplaire. Un comportement dont la version officielle tente de gommer qu'il fut celui du gouvernement des nationalistes du Kuomintang, alors réfugiés dans le Sichuan. C'est d'ici, à l'initiative de riches marchands et propriétaires fonciers locaux, que des prestigieuses universités de Shanghai et de Pékin, alors sous le feu des bombardiers japonais, trouvèrent refuge.

L'université Tongji de Shanghai fut ainsi accueillie dans de vastes résidences, entre 1940 et 1946. L'enseignement de plusieurs disciplines, dont la médecine, put ainsi se poursuivre à l'abri des combats de la guerre.

Le lettré Liang Sicheng, professeur à Pékin et père de la conservation du patrimoine, finit d'y rédiger son encyclopédie sur l'histoire de l'architecture chinoise.

Reconnaissance. Lizhuang fut au cours de cette période l'un des quatre centres majeurs d'enseignement dans le pays, aux côtés des villes de Chengdu, Chongqing et Kunming. Soixante ans plus tard, le bourg reçoit la contrepartie de sa générosité d'alors.

L'institut du patrimoine de Tongji est aujourd'hui un acteur majeur de sa renaissance. La collaboration entre la ville et l'université, situées chacune à l'une des extrémités du fleuve Yangzi, se poursuit. Le 20 mai dernier, six étudiants de Tongji ont assisté à la célébration des 100 ans de leur université dans le bourg. Un anniversaire fêté au pied du nouveau monument offert par l'université en reconnaissance des actes passés.

J.-M. H.

DIMANCHE matin, 9h30. Chaussures vernies, lunettes de soleil et ombrelles colorées descendent lentement les marches d'un car aux couleurs de l'agence de voyage Ark Travel Service. Dociles aux instructions du mégaphone, une trentaine de touristes se regroupent sur le parking de Lizhuang, autour du drapeau du guide officiel. Le week-end, ils arrivent de Yibin, Nanxi ou de la lointaine Chengdu, la plupart amenés par leurs comités d'entreprise.

En semaine, les cars sont remplis de retraités, et parfois d'étrangers, comme ce groupe de Français venu faire le tour du Sichuan et qui s'éparpille peu à peu dans les rues historiques. Crépitements de flashes d'appareil photo et commentaires étonnés animent ainsi, tout au long de la semaine, les ruelles étroites du « premier bourg historique sur le fleuve Yangzi ».

Une économie de services. Décidé et accompagné par le gouvernement de la province du Sichuan, l'afflux des touristes à Lizhuang repose d'abord sur une politique volontariste de Pékin, relayée par la cascade des autorités locales : partager les fruits de la croissance avec les niveaux les plus bas.

Lizhuang, vieux bourg rural et industriel, a reçu pour mission de basculer progressivement vers une économie de services. « C'est en 2001 qu'il a été décidé de mettre en valeur notre patrimoine », souligne Qian Feng, le maire de Lizhuang. Les premiers touristes sont arrivés dès 2003, mais le décollage s'est fait à partir de 2005, grâce à une subvention publique de 60 millions de yuans. »

« Les premiers touristes sont arrivés dès 2003, mais le décollage s'est fait à partir de 2005. »
Qian Feng, maire de Lizhuang

Les fonds ont été consacrés à la mise en œuvre du plan de sauvegarde et de restauration du patrimoine culturel et à la modernisation des infrastructures du bourg. Conçu par les experts de l'université de Tongji, le plan de restauration concerne au total quelque 10 000 bâtiments, soit près de

30% de la surface de la ville. Hôtels et restaurants ont surgi sur les bords du Yangzi, le long de la nouvelle route en béton. « En 2005, une campagne publique incitait tous ceux qui avaient de l'expérience dans le monde de l'hôtellerie à venir s'installer ici, se souvient Lu Chao, professeur dans une école hôtelière à Yibin et propriétaire de deux établissements dans le bourg. Ma femme et moi avons décidé de nous lancer. Aujourd'hui la demande croît nettement. »

La ville abrite actuellement dix hôtels, six restaurants et une

trentaine de boutiques de souvenirs. Elles vendent pendentifs en pierre du Yangzi, vannerie ou livres sur l'histoire de la ville. Les commerçants viennent de provinces voisines ou de la campagne environnante. Ils sont totalement ou partiellement reconvertis dans la vente d'objets touristiques. La ville emploie également une quarantaine d'employés municipaux, affectés à la vente de billets dans les différents temples de la ville et au nettoyage des rues.

Signe du début de la réussite de cette politique : le prix de l'immobilier a doublé en cinq ans. Mais l'avenir et le rythme du développement touristique restent limités.

Prudence des investisseurs. Les autorités municipales ne disposent d'aucun budget propre et dépendent entièrement des échelons supérieurs pour les dépenses publiques. Quant aux investisseurs privés, ils s'ajustent avec prudence aux nouveaux équilibres.

« Depuis que je me suis lancé dans l'hôtellerie, j'ai essayé d'en améliorer le standing, assure Kui Xinglu, gérant de l'hôtel Lizhuang Ancient Tour, dans le centre du bourg. Mais si je continue, je vais devoir augmenter les prix, et ma clientèle ne sera composée que de touristes. Les gens d'ici ne pourront plus venir. Et ça, je ne le veux pas. »

Jean-Michel Hennebert



Sur la rive gauche, la ville déroule ses tentacules

Après trois ans de travaux, un pont tout neuf vient de voir le jour. En ligne de mire un projet de port.

UN pont, à l'est de Lizhuang, a été inauguré le 28 mai dernier par la municipalité de Yibin. Construit dans le canton de Jiangan, il enjambe le Yangzi de ses 252 mètres de long et 15,5 de large. Il permet un trafic routier dans les deux sens. Le chantier s'est achevé le 17 janvier 2007, après plus de trois ans de travaux. Coût de

l'investissement : 155 millions de yuans.

Sa mise en fonction précède la construction du port Zhicheng sur sa rive gauche et l'aménagement d'une zone industrielle attenante de 15 km². Le projet a été signé le 24 mai dernier entre le bureau des transports de Yibin et un investisseur. Ce chantier implique l'expropriation

puis le relogement de plusieurs familles isolées habitant sur ce territoire.

Le port, qui se trouvera dans l'axe de la voie rapide en construction entre Yibin et la ville de Nanxi, sera directement relié à la future zone industrielle. Celle-ci accueillera de nouvelles entreprises, mais aussi des sociétés délocalisées

de Yibin laissant derrière elles de la place pour la construction immobilière. Pour l'instant, 11 entreprises, pas ou peu polluantes, seraient susceptibles de venir s'installer, dont l'une spécialisée dans le textile, pour relancer une dynamique industrielle qui s'essouffle.

Simon Giovannini
Catherine Methon

Deux parties d'un même immeuble subsistent de chaque côté de la voie rapide en cours de construction.

(Joël Turlin/CUEJ)

L'accent sur l'environnement

Parce que le respect de la nature est source d'avenir, ÉS met chaque jour l'accent sur l'environnement.

L'Énergie, services compris.

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

es

www.electricite-strasbourg.fr

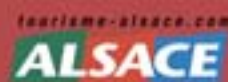
ALSACEZ -VOUS!

Dans le Bas-Rhin

Credit photos: ADT67; C-FLEITH; CMA; CRT



Une idée week-end ou une offre de séjour...
Retrouvez nos promotions toute l'année sur
www.tourisme67.com



Les devis

> 24H MAXI

Contrôle qualité

> LA QUALITÉ TOUT AU LONG
DU PROCESSUS

Le rythme de production

> PAS DE TEMPS MORT

Le façonnage

> UN ÉVENTAIL DE POSSIBILITÉS
EN INTERNE

Le transport et la livraison

> UN SUIVI RIGoureux



"soyez exigeant"

ZONE INDUSTRIELLE DE LA JUSTICE - RUE GEORGES BESSE
BOITE POSTALE 169 - 90003 BELFORT CEDEX
TEL 03 84 58 69 69 - FAX 03 84 22 25 64 - info@realgraphic.fr
www.realgraphic.fr

BUREAU PARIS

193, AVENUE DU MAINE - 75014 PARIS - TEL 01 45 96 00 43 - FAX 01 45 96 03 92

realgraphic
IMPRIMEUR CONSEIL

YIBIN, LA CROISSANCE D'UNE VILLE.

Avant-hier place forte, hier industrielle, Yibin, première ville sur le Yangzi, est aujourd'hui devenue paysanne. En dix ans, sa population a doublé. Logements, écoles, équipements s'efforcent de suivre le rythme.

过去的二
旧时的兵家必争之地，昨天的国家重工基地，今天的宜宾，万里长江第一城，正蓬勃发展。
过去的二
年里，农转非进程使宜宾市的人口翻了一倍。住房、学校以及其它配套设施的建设逐步跟进。

宜宾 一座城市的发展



Joël Turin/CUEJ

Deux fois plus d'habitants en 10 ans

Yibin compte plus de 600 000 habitants, contre 250 000 en 1997. Le plan d'urbanisme prévoit un million d'habitants en 2020. La réalité sera sans doute en deçà.

Un million de m² sont construits chaque année depuis 2000 et une trentaine de projets immobiliers sont en cours. **90% de l'expansion de Yibin se fait sur des terres agricoles.** Entre 2000 et 2006, la ville s'est agrandie de 3 km² par an en moyenne. Aujourd'hui, elle s'étend sur 48 km² et devrait atteindre 60 km² en 2010.

Le prix des terrains s'élève à plus d'un million de yuans par mu. En 1992, date à laquelle la ville a commencé à racheter des terres, le prix des terrains concédés aux promoteurs immobiliers était de 50 000 yuans par mu.

« Rue des paysans sans terre et

Des fermiers reconvertis en citadins, plus ou moins heureux. La municipalité de Yibin a racheté le droit d'usage de leurs terres pour développer immobilier et infrastructures urbaines.

L'ADRESSE de Xu Jialu n'est pas banale. A l'entrée de la rue qui conduit à son immeuble, une grande arche affiche son nom en caractère de métal jaune : « Rue des paysans sans terre et sans travail ».

Xu Jialu, 58 ans, ex-fermier, est propriétaire dans cette cité où stands ambulants et joueurs de mah-jong squattent les trottoirs toute la journée. Comme plus de 2000 familles d'anciens agriculteurs, aujourd'hui relogées dans ces

barres coincées entre un vieux quartier populaire et des ensembles résidentiels au sud-ouest de Yibin.

Pendant plus d'un demi-siècle, Xu Jialu a travaillé la terre dans son village désormais englobé par la ville. Quatre enfants sont venus, un s'est marié. En 2003, tous vivaient encore de la canne à sucre récoltée sur leurs quatre mus de terre. Une misère.

C'est alors que ceux de la ville ont cogné à sa porte, plan d'urbanisme à la main. En quelques mois, ils ont, au nom de l'Etat,

repris 200 mus de terre pour les concéder à des promoteurs immobiliers. Tous les fermiers du village, à un kilomètre de Yibin, ont été indemnisés pour leurs baux et leurs demeures. Lui a reçu 240 000 yuans, l'équivalent d'une quinzaine d'années de revenu familial.

Sans regrets, mais inquiet. Pendant deux ans, il a dû louer un logement à bas prix. En 2005, enfin, l'ensemble social conçu pour reloger les fermiers de son village a été achevé. Il y a acheté, pour 70 000 yuans, un appartement de 98 m², où il vit avec sa femme et trois de ses

Xu Jialu a reçu 240 000 yuans, l'équivalent d'une quinzaine d'années de revenu familial.



et sans travail »

enfants. Mais l'argent lui a vite filé entre les doigts.

D'abord, celui qu'il a dû remettre à son fils, marié et père de deux enfants, pour qu'il achète, lui aussi, un appartement au même endroit. Et puis le mobilier, l'équipement, les dépenses courantes, allez savoir. Car s'il a obtenu le statut de citoyen en devenant propriétaire, il est, comme ses enfants, sans employeur depuis quatre ans. « Comme la plupart de ceux qui habitent ici », ajoute Xu Jialu, se plaignant de l'indifférence du gouvernement envers son sort.

Et d'ailleurs, l'appartement n'est même pas une bonne affaire. Les fissures grimpent déjà sur les façades, les peintures ont rapidement perdu de leur éclat et les malfaçons sont

2000 familles d'anciens fermiers sont relogées dans les immeubles de cette rue.

multiples. Alors Xu Jialu vitote en vendant dans la rue fruits et légumes achetés au marché de gros. Sans regrets, peut-être, sur son passé. Mais inquiet pour l'avenir. Et avec au fond de lui un sentiment grandissant d'injustice.

Indemnités vite dépensées. Depuis 2006, Chen Guirong, 37 ans, vit avec son mari et sa fille à proximité du stade en construction, au sud-est de Yibin, dans un autre ensemble social de 34 immeubles, qui abrite lui aussi plus de 2000 familles d'anciens fermiers. Il y a deux ans, pour réaliser une route, la municipalité leur a racheté, pour 175 000 yuans, les droits d'usage d'une partie de leurs terres, un peu plus d'un mu. Ils y cultivaient du maïs, du riz, du blé, des cacahuètes et des légumes. Et y retournent souvent pour cultiver le lopin restant.

Le couple a acheté un appartement de 79 m² pour 50 000 yuans, dépensant aussi une grande partie de ses indemnités dans l'ameublement et l'équipement de son logement. Cependant, pour cette famille, l'expulsion a été l'occasion d'une promotion sociale. Après une formation dans une université de Chengdu, le mari est aujourd'hui instituteur à l'école primaire de leur ancien village. Elle, est conductrice de taxi. Dans le futur, ils pourront, peut-être, comme les classes moyennes de Yibin, acheter un appartement de standing dans un des nouveaux ensembles résidentiels qui fleurissent. Et tourner définitivement le dos à leur passé de fermiers.

Simon Giovannini

SUR LE VIF

Le mah-jong est dans la place

A l'abri du soleil, sous de grands arbres, de nombreuses tables sont installées place du Peuple, à Yibin. Tous les jours, les adeptes du mah-jong se retrouvent ici pour s'adonner à leur loisir favori. Une sorte de rami, qui se joue avec 144 gros dominos, appelés « tuiles », répartis en trois familles (cercles, bambous et caractères chinois). Quatre joueurs s'affrontent lors d'une partie. Au début, chacun dispose de 13 tuiles.

A tour de rôle, les joueurs jettent et piochent pour créer des combinaisons. Le premier qui réalise une main de 14 tuiles avec quatre combinaisons plus une paire annonce « mah-jong ».

Xue Zhenrong, ancienne ouvrière de 63 ans, se rend place du Peuple tous les jours avec ses amis. Entre 9 et... 18 heures ! « Quand j'avais quinze ans, ma mère m'a appris à jouer. Je ne connais que ce jeu. » Elle joue 0,25 yuan à chaque partie, et avoue bien volontiers qu'elle perd plus souvent qu'elle ne gagne. Mais les joueurs sont unanimes : le plus important n'est pas la victoire, mais de jouer dans un cadre ombragé. Et toujours, avec ses amis.

Yoann Terrasse



Clara Beaudoux/CUE

Hukou urbain, hukou rural

LE hukou, appelé aussi « certificat de résidence », divise la population chinoise en deux catégories : les possesseurs d'un hukou rural et ceux qui détiennent un hukou urbain.

Il est attribué à la naissance, suivant le lieu d'origine des parents, et peut difficilement être changé. Le système, mis en place en 1958, devait per-

mettre de contrôler les mouvements de population.

Il n'a pas empêché au moins 120 millions de travailleurs migrants, venus des campagnes, de partir dès la fin des années 1980 chercher du travail dans les villes chinoises. N'ayant pas la possibilité d'obtenir un hukou urbain, cette « population flottante » n'accède pas au sys-

tème de sécurité sociale qui lui est lié. Elle se heurte aussi à un certain nombre de restrictions en matière de logement, de travail et d'éducation des enfants.

Le 23 mai dernier, le ministre de la sécurité publique a soumis au gouvernement une proposition de réforme. Plus souple, elle s'adapte au bouleversement de vie de toute

une génération de ruraux. Et leur permet de s'installer plus facilement en ville.

Les mingongs auraient, selon le texte, la possibilité de modifier l'enregistrement de leur résidence « légale et fixe », sans que soient précisées les modalités de ce changement. Point fort : le regroupement familial serait, lui aussi, facilité.

Emilie Brotel

8000 familles indemnisées

EN Chine, le sol est propriété de l'Etat. Les agriculteurs disposent gratuitement d'un bail d'exploitation, porté à trente ans au début des années 2000.

Selon le bureau de la construction de la municipalité de Yibin, le barème d'in-

demnisation des fermiers expulsés est de 780 yuans par m² pour la maison ; 50 000 yuans par mu de terre agricole ; et l'équivalent du revenu agricole des trois dernières années.

Cette disposition concerne 8000 familles, soit plus de

30 000 personnes. La moitié d'entre elles a été relogée dans les huit sites de logements sociaux que la municipalité a construits depuis deux ans. Ils se situent au nord et au sud de la ville.

Les fermiers, nouveaux citoyens, peuvent y acheter un ap-

partement d'une surface de 50 à 120 m², à 780 yuans le m². Intéressant, alors que le prix du marché de l'immobilier oscille entre 2000 et 4000 yuans par m², en fonction du standing. Reste pour eux la difficulté de trouver un emploi.

S.G.



Le foncier se valorise

En périphérie de la ville, sur les anciennes terres agricoles, les projets immobiliers se multiplient. Le sud est particulièrement prisé.

A rebours des grandes villes côtières, le plan d'urbanisme prévoit de développer Yibin par la périphérie sans toucher à son centre, dont l'habitat date des années 1950 à 1980. Il évite ainsi de raser des quartiers entiers en profitant à moindre coût des terrains facilement libérables de la campagne avoisinante. « La municipalité a décidé de construire de l'habitat en priorité dans le sud car il bénéficie d'accès rapides au centre-ville et d'équipements de proximité comme des écoles ou des hôpitaux », explique Xie Bingshan, vice-directeur du bureau de la construction.

Résidences de luxe. C'est à l'entreprise de construction Luneng, filiale de la plus grande compagnie d'électricité de Chine, que la ville a confié en 2000 le développement de tout le sud-ouest de la ville, où elle achève un projet de six résidences de luxe, comptant chacune près de 1000 appartements. Au sud-est, des promoteurs régionaux et locaux sont à l'œuvre.

Pan Changhong est directeur du groupe Zhenghe, une entreprise de bâtiment privée créée en 2001. Ses bénéficiaires lui ont permis d'acquérir des concessions de terrains et d'investir dans ses propres programmes immobiliers.

Le groupe a déjà terminé deux résidences de quatre et sept immeubles et en achève une autre de vingt du côté du nouveau stade. « Nous n'avons pas de garantie de vendre tous les appartements que nous construi-

sons, confesse Pan Changhong, mais le risque est faible, car aujourd'hui, très peu ne trouvent pas preneur. Développer Yibin, c'est développer l'immobilier ».

« Ces nouveaux immeubles, plus fonctionnels et mieux équipés, correspondent mieux aux attentes d'aujourd'hui », renchérit Mme Feng, architecte chez Luneng.

Classes moyennes. La majorité des acquéreurs sont issus des classes moyennes et supérieures, dont les anciens appartements du centre-ville

sont investis par les nouveaux arrivants. Luo Xiao, 35 ans, natif de Yibin, est chauffeur de taxi depuis sept ans. En 2005, lui et sa femme, propriétaire d'un salon de coiffure en centre-ville, ont acheté un appartement de 102 m² dans un immeuble construit par Luneng. Auparavant, il vivait chez ses parents, ce qui lui a permis d'épargner une grande partie des 100 000 yuans qu'il a investis. « Ça a été un gros investissement mais je n'ai aucun regret. Ici, l'environnement est plus agréable et les prestations sont de qualité », conclut Luo Xiao. Le m² qu'il a payé 1400 yuans en vaut 2000 aujourd'hui.

A l'ouest, le long de la Jinsha et au nord, d'autres immeubles de standing commencent à sortir de terre. Yibin affermit son emprise sur sa campagne environnante.

Simon Giovannini

« Nous n'avons pas de garantie de vendre tous les appartements que nous construisons. Mais le risque est faible. »

Pan Changhong, promoteur immobilier.

Photo du haut : le centre-ville de Yibin, dont le parc immobilier date des années 50 à 80. Coïncé entre la ville et les montagnes, le sud est en pleine urbanisation.

Photos de droite : la nouvelle gare routière, construite à l'extrême nord. Sa surface atteint les 10 000 m². Elle accueillera plus de 15 000 voyageurs par jour.

Bâti au sud-est de la ville, le stade pourra abriter 6000 spectateurs.

Photo ci-contre : le nouveau pont, sur le Yangzi, reliera deux zones industrielles.

Photos d'Antoine Balandra, Nicolas Blasquez, Julie Chabanas et Joël Turlin.

Changement d'aire an

Port, marchés de gros, gare routière et stade : Yibin redessine sa logistique à la mesure de sa croissance.

YIBIN connaît actuellement une vague de travaux destinés à développer ses infrastructures stratégiques pour accompagner la croissance économique. Tour de la ville avec des étapes au port, aux marchés de gros, à la gare routière et au stade.

Le port. Le transport fluvial connaît un regain d'intérêt depuis quatre ans, pour des raisons économiques et écologiques. Situé en contrebas du pont Mingjiang, le port Anji s'adapte au développement économique de Yibin. La plus importante des treize structures portuaires de la ville est actuellement en travaux pour augmenter les capacités de transbordement de marchandises. Depuis 2005, 50 millions de yuans ont été investis afin de moderniser les équipements qui s'étendent sur plus de 56 000 m². En décembre dernier, deux nouveaux ponts roulants ont été mis en service pour porter la capacité de déchargement de cinq à 50 tonnes par bateau.

Les rails et la nouvelle route facilitant l'accès des camions seront achevés en juillet prochain.

La structure, qui appartient à l'entreprise d'alcool Wuliangye, est gérée par une filiale de transport fluvial d'Anji. « Ce groupe veut asseoir sa puissance économique grâce à l'augmentation des importations et des exportations », selon Xiao Mingdong, président du port. Les produits chimiques destinés à l'entreprise Push constituent la majorité des importations. De son côté,

l'entreprise Wuliangye utilise le port pour acheminer son alcool de riz dans toute la Chine. L'an prochain, de nombreuses habitations aux alentours vont être détruites pour laisser place à d'autres ponts roulants.

Les marchés de gros. Bananes, pastèques, épices, haricots, mais aussi canards et poulets... A proximité du centre-ville, les deux marchés de gros — l'un pour les fruits, l'autre pour les légumes et les volailles — regorgent de saveurs destinées aux supermarchés et aux petits revendeurs. Malgré un accès rendu difficile par des travaux de voirie et d'aménagement de cet es-





amorcé

pace de 75 mus, des milliers de clients, les pieds dans la boue, s'y rendent chaque jour.

Environ 500 vendeurs louent un emplacement entre 200 et 1500 yuans par mois. Une polémique est née récemment concernant le déménagement à la fin de l'année du marché des légumes et volailles vers le quartier de l'université « *Nous souhaitons augmenter la surface de vente de 25 à 100 mus pour faire plus de business* », argumente Cai Jianrong, patron du marché des légumes. Un projet auquel s'oppose son homologue du marché aux fruits, Li Bin : « *Le marché aux légumes va s'éloigner des résidents et il n'y aura plus d'émulation entre nos deux structures.* »

80% des vendeurs ont signé une pétition contre le déménagement. La décision finale appartiendra à la ville.

La gare routière. La nouvelle gare routière de Yibin devrait ouvrir ses portes en juin. L'édifice de 10 000 m² accueillera quotidiennement entre 15 000 et 20 000 passagers pour environ 1000 départs de bus, soit deux fois plus que l'actuelle gare routière du centre-ville. Cet immense chantier, commencé en juillet 2006, est entièrement financé par l'une des trois compagnies de bus de la ville, la Changfeng, pour un montant de 60 millions de yuans. Aucune subvention ne lui a été accordée alors que cette infrastructure, située à l'entrée de Yibin, sera la vitrine du nouveau visage de la ville.

Deux hôtels seront construits près de la gare routière, dont un hôtel Ibis qui ouvrira ses portes le 1^{er} août 2008. Ce sera le premier hôtel appartenant à un groupe étranger. La nouvelle gare routière remplacera celle du centre-ville. « *Nous avons choisi le quartier nord pour désengorger le centre* », explique Zhang Chengming,

ingénieur de la Changfeng. Le terrain a été acheté en 2000 mais la construction, inscrite au plan quinquennal 2006-2011, n'a pu commencer que six ans plus tard.

Le stade. Autre infrastructure actuellement en construction à Yibin, un stade aux lignes futuristes. L'idée de doter la ville d'une enceinte sportive digne de ce nom a émergé en 2004. Les travaux, financés par la ville pour un montant de 80 millions de yuans, ont débuté en mars 2006, au sud-est de la ville. Le stade, équipé d'une piste d'athlétisme, aura une capacité de 6000 places assises et sera inauguré au début de l'été 2007. Le centre sportif municipal de Yibin n'aura pas de résident attiré car la ville ne dispose pas d'équipe de football professionnelle. Tous les amateurs pourront donc accéder librement à l'enceinte.

Nicolas Blasquez
Julie Chabanas
Nicolas Lepigeon
Yoann Terrasse



La place manque déjà à l'école des mingongs

Depuis cinq ans, un établissement privé accueille les enfants des paysans qui s'installent en ville.

La petite robe blanche délavée flotte autour du corps menu et fragile de Wumin. Débordante d'énergie, elle court, saute et danse dans la ruelle étroite, cachée en contrebas de la route qui relie le campus universitaire au centre-ville de Yibin.

Toute la vie de la fillette, à qui on ne donne pas ses douze ans, se passe dans un rayon de quelques mètres autour de ce chemin de terre, entre la minuscule masure que loue ses parents et l'école de mingongs.

Vieux d'au moins cinquante ans, ce bâtiment de quatre étages, imposant mais mal entretenu, domine les baraques délabrées des familles d'élèves. Sur ses murs tachés, les portraits de personnalités. Depuis le deuxième étage, sans sourire et sans tirer la langue, celui d'Albert Einstein regarde la pauvre à ses pieds.

Un sourire espiègle aux lèvres, la petite Wumin est fière de montrer le chemin de l'école qu'elle fréquente depuis



Silke Koltrowitz/CUEJ

« Le nombre d'élèves explose parce qu'il y a de plus en plus de mingongs qui arrivent en ville pour travailler. » Xu Jiurong, conseillère d'éducation

famille a quitté le village de Liangjiang pour s'installer à Yibin, il y a trois ans. « Si Wumin est bonne à l'école, elle aura un bon travail plus tard », espère sa mère, Zhang Zhengyong, qui a quitté l'école au bout de trois ans sans diplôme. « Le seul travail que je peux trouver en ville, c'est de faire le ménage chez les gens. Cela rapporte 500 yuans par mois, pas plus. »

Pour des enfants comme Wumin, l'école, spécia-

Les élèves de dernière année du collège espèrent tous pouvoir l'an prochain continuer leur études au lycée.

lement créée en 2002 pour les enfants des ouvriers-paysans qui affluent dans la ville, représente tout ce qui a manqué à leurs parents : une bonne éducation et la promesse d'une vie plus confortable. Les frais scolaires – de 400 à 500 yuans par semestre – représentent souvent le maximum de ce que peuvent payer ces familles aux revenus modestes. Les 300 yuans supplémentaires qu'ils devraient déboursier pour accéder aux établissements scolaires publics constituent une barrière quasi-infranchissable.

Sept fois plus d'élèves en cinq ans. L'école, qui comptait 125 élèves à son ouverture, en accueille 943 aujourd'hui. Une autre, opérationnelle depuis 2004, compte déjà plus de mille inscrits. « Le nombre d'élèves explose parce qu'il y a de plus en plus de mingongs qui arrivent en ville pour travailler, explique Xu Jiurong, conseillère d'éducation dans l'école du Sud. Nous sommes déjà à la limite de nos capacités. »

Une initiative privée a permis de réunir les 800 000 yuans nécessaires à la création de l'école. Aujourd'hui encore, les aides publiques sont parcimonieuses même si le gouvernement apporte parfois des contributions matérielles, sous forme d'ordinateurs ou de livres. « Nous fonctionnons entièrement avec les frais scolaires, souligne la conseillère d'éducation. Il est vrai que certains parents ont du mal à payer, mais l'avenir de leurs enfants est une priorité pour la plupart d'entre eux. »

Offrir une bonne éducation à son fils Xiao Tao figurait parmi les raisons qui ont déterminé Chen Lifan, 36 ans, à venir s'installer en ville. Voilà sept ans que la petite femme au sourire radieux et à la volonté de fer a quitté son « bon à rien » de mari et sa ville natale de Zigong pour apprendre la coiffure à Yibin. Le petit salon qu'elle loue depuis 2005 lui sert aussi d'appartement. Un peu plus de 30 m² pour travailler, manger, dormir, vivre.

Mais Chen Lifan ne se plaint pas. Comparée aux parents de Wumin, elle s'en sort bien. « Bien sûr, j'aimerais pouvoir obtenir le hukou citoyen qui permettrait à mon fils de s'inscrire gratuitement dans une école publique. Mais l'école de mingongs n'est pas mauvaise et Xiao Tao a de bonnes notes. » Impensable, pour elle, de devenir propriétaire de son salon et remplir ainsi la principale condition pour échanger son hukou rural contre celui de la ville.

A la fin du mois, il lui reste malgré tout quelques centaines de yuans qu'elle met de côté. Une épargne en poche, voilà le capital qu'elle veut offrir à son fils. Pour qu'il ait un avenir meilleur que le sien.

Silke Koltrowitz

Le sésame de la formation

COIFFEUSE, esthéticienne, soudeur, cuisinier... Autant de métiers que les demandeurs d'emploi peuvent apprendre au centre de formation public Jiuye de Yibin. 80 personnes y sont formées actuellement. 1000 au total en 2006. Fondé en 1991, il fait partie des onze établissements publics de la municipalité qui proposent des formations d'une durée de deux à six mois.

Coiffeuse apprentie, Long Zairong, 20 ans, s'applique à imiter les gestes qu'elle voit sur l'écran télé au fond de la salle : comment tenir les ciseaux et le peigne. « J'ai commencé la formation il y a un mois et j'espère avoir un jour mon propre salon. Avant, j'avais un travail dans un restaurant, mais je l'ai perdu et, de toute façon, c'était mal payé. Voilà pourquoi j'ai décidé d'apprendre un autre métier. » Dans deux mois, la jeune femme règlera l'inscription d'environ 300 yuans pour se présenter à l'examen final et obtenir un certificat reconnu dans toute la Chine.

C'est pour aider des chômeurs comme Long Zairong que le Bureau du travail et des affaires sociales de la municipalité de Yibin met en place des formations gratuites. 15 000 personnes en ont profité en 2006, dont la moitié de chômeurs officiellement enregistrés. Les adolescents qui quittent le collège, les étudiants qui ne trouvent pas de travail à l'issue de leurs études et les paysans dont le gouvernement a réquisitionné les terres aux abords de la ville sont également demandeurs de qualifications supplémentaires.

La soixantaine de centres de formation privés de la municipalité ne manquent pas non plus de candidats. Celui de Cui-ping envoie la moitié de ses quarante enseignants en déplacement dans tout le district et même au-delà pour former chômeurs et ruraux sur place.

Lu Kefu, 55 ans, a passé la matinée au village de Liang Jiang où il a formé 76 travailleurs aux règles de sécurité dans les mines de charbon. Cet après-midi, il délivre une autre formation gratuite à 27 chômeurs qui veulent se lancer dans les affaires en fondant, par exemple, leur propre petit commerce. « A la fin des sept jours de formation, les participants peuvent passer un petit examen. Le certificat leur permettra d'obtenir plus facilement un prêt de la banque, explique Lu Kefu, qui était ingénieur avant de découvrir sa passion pour l'enseignement. J'ai envie d'encourager les personnes qui ont des difficultés en les faisant profiter de mon expérience. Je veux leur donner les outils pour réussir par leurs propres moyens. »

S.K.

SUR LE VIF

Achats au clair de lune

La nuit est à peine tombée, les voitures sont interdites. Les marchands prennent d'assaut les trottoirs. Passoires, ventilateurs, réveils, vêtements, poissons d'ornements, pastèques, volailles cuites, petits raviolis à la viande s'offrent aux yeux éblouis des chalands. Le tout à très bas prix. Déambulant parmi les étals, éclairés

par les néons multicolores des magasins, les marcheurs vont manger un morceau, se laisser tenter par une manucure haute en couleurs ou le dernier disque à la mode.

A 23 heures, les vendeurs auront rangé leurs étals et les autos repris leur droit sur la rue.

Valérie-Anne Maitre



Joël Turfin/CUEJ



Nicolas Lepigeon/CUEJ



Adelise Foucault/CUEJ

La terre les occupait trois mois par an. Ils lui ont préféré les petits métiers de la ville.



Jean-Michel Hennebert/CUEJ



Claire Doyen/CUEJ

Les intermittents du travail font la navette

Pour une journée, une semaine ou un mois, ils louent leurs bras sur les chantiers, tout en gardant un pied à la terre.

YANG a commencé son travail sur le port il y a un mois. Originaire de Tiangongdui, dans la campagne du district de Yibin, il a quitté l'école à 14 ans pour aider ses parents à la ferme. « *Nous élevions des cochons, des poulets, des canards et des chèvres, pour les revendre ensuite au marché, se souvient Yang, le visage marqué par la fatigue. Nous cultivions aussi un peu de riz, de maïs, et de blé, mais seulement pour notre consommation personnelle.* »

Sur le chantier de modernisation des équipements du port, il décharge des sacs et prépare du ciment. « *Je vais où l'on a besoin de moi* », raconte en souriant cet homme de 35 ans, venu ici pour gagner plus d'argent. Il donne une partie de son salaire de 1 000 yuans à ses parents. « *Je me considère toujours comme fermier car je rentre une fois par mois en bus à Tiangongdui pour travailler dans notre exploitation fami-*

liale », ajoute-t-il. Il ne sait pas combien de temps il restera dans l'entreprise de construction Huashi car il rêve de reprendre son ancien métier de cuisinier à Pékin, qu'il a exercé de 1997 à 2004. Il pourra ainsi rejoindre son frère et sa sœur qui y sont instituteurs.

Bâtisseurs d'immeubles. Pelle à la main, Li Renwei raconte un parcours plus atypique. A 23 ans, il vient tout juste d'arrêter ses études, découragé par ses mauvais résultats. « *Mes parents ne savent pas que je suis venu travailler ici. C'est mon premier jour sur le chantier naval* », avoue le grand jeune homme. Il a suffi d'un appel téléphonique, la veille, à l'entreprise Huashi pour décrocher ce petit boulot d'une durée incertaine. « *J'ai fait une heure de moto pour venir de Luzhou jusqu'à Yibin.* » Au moins, ce soir, il touchera un peu d'argent. Nombre des bâtisseurs des immeubles qui poussent en péri-

phérie de la ville sont ouvriers temporaires. C'est le cas de Luo Minsheng, 55 ans, qui en paraît dix de plus. Ce fermier venu du village de Gaoxian, dans le district de Yibin, y cultivait du riz, des haricots, du maïs et des cacahuètes, pour une production destinée à nourrir sa famille de quatre enfants. Aujourd'hui, ses filles ont 36 et 20 ans. La plus jeune va à l'université. Ses deux garçons ont 32 et 28 ans. Les trois aînés travaillent dans la province du Zhejiang et envoient de l'argent quand ils le peuvent. Son lopin de terre – un peu plus de 0,5 mu – ne suffisant pas à combler ses besoins, Luo Minsheng travaille depuis deux ans dans la construction pour l'entreprise Yong Hualing, installé à Luzhou, dans la province du Sichuan. Cette dernière, qui réalise dans le sud-ouest de Yibin une rési-

dence de vingt immeubles, recrute les deux tiers de sa main-d'œuvre parmi les fermiers de la province.

Comme Luo Minsheng, ceux qui ne rentrent pas chez eux le soir habitent sur le chantier, dans des baraquements en brique ou en tôle élevés à la hâte. « *Je donne un peu d'argent à mes voisins pour qu'ils continuent à travailler ma terre* », précise Luo Minsheng. Six jours sur sept, plus de dix heures par jour, il porte des sacs de plâtre et coule du béton pour un salaire de 20 à 30 yuans par jour. Mais après la fin de ce chantier, c'est décidé, il retournera vivre auprès de sa femme. Il reconnaît d'ailleurs être « *trop vieux* » pour ce travail.

« *Mes parents ne savent pas que je suis venu travailler ici. C'est mon premier jour.* » Li Renwei, manutentionnaire, 23 ans

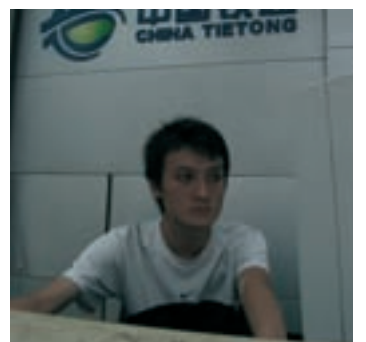
Simon Giovannini
Nicolas Lepigeon
Yoann Terrasse

Certifié qualifié

L'École supérieure professionnelle forme des techniciens.

LIU Qun, jeune femme de 21 ans, achève sa troisième année de commerce à l'École supérieure technique et professionnelle de Yibin par un stage de vendeuse chez un marchand de voitures. Ce matin, elle a le sourire : elle a vendu une voiture à 105 500 yuans, et va toucher une prime de 2000 yuans, cinq fois son salaire de base. Située sur un campus à 8 km du centre-ville, l'école est née en 2002 de la fusion de trois établissements techniques. Admis sur dossier à la sortie du lycée, ses 9200 étudiants reçoivent un enseignement de trois ans, plus pratique que celui dispensé aux 11 400 inscrits de l'université de Yibin. Ils ont le choix entre 26 filières, parmi lesquelles architecture, mécanique, électronique, design, techniques agricoles, et même « production du thé ». La modernisation nécessite des qualifications de plus en plus techniques et diversifiées. La fusion résulte d'une politique volontariste, couronnée de succès à en croire les responsables : ils revendiquent un taux d'emploi de 97,2% à la sortie. Leurs diplômés dotés de qualifications rares ont tendance à partir loin, se vendre auprès de grandes entreprises nationales ou multinationales.

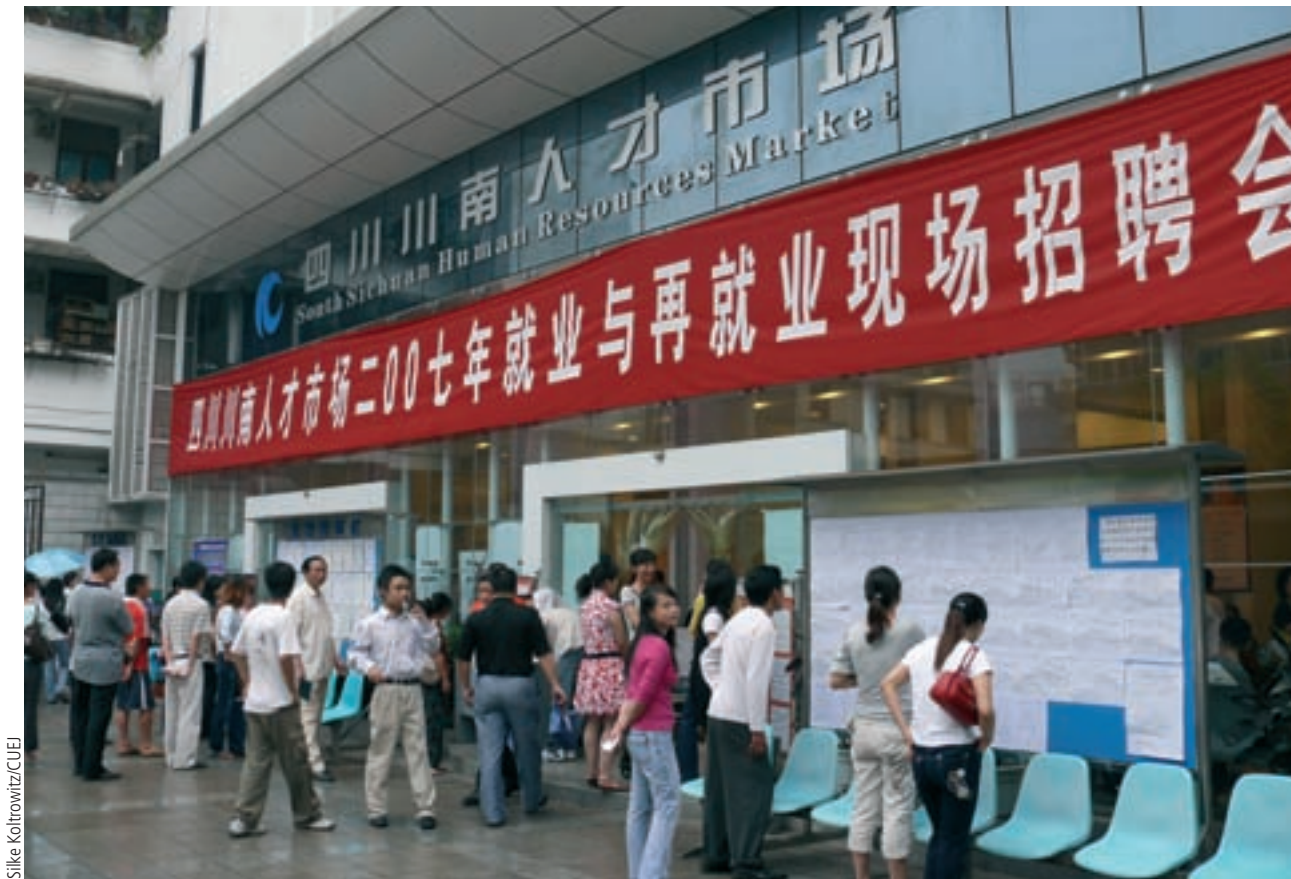
Yibin a de nouveaux emplois à offrir aux autres. Ainsi Lin Jun, diplômé « technologie de l'internet » en 2003, a été embauché comme technicien de dépannage directement après son stage dans l'entreprise publique de télécommunications China Tietong. Il intervient chez les clients domiciliés dans la partie nord de la ville de Yibin pour un salaire de 1100 yuans par mois.



Lin Jun, diplômé « technologie de l'internet », a été recruté dès la fin de son stage.

La filière universitaire se développe aussi par paliers. En 2001, l'université de Yibin a accédé au statut qui lui permet de garder ses étudiants jusqu'au terme du premier cycle (quatrième année après le lycée). En partenariat avec l'université Tongji de Shanghai, elle sortira l'an prochain sa première promotion de diplômés « environnement et planification urbaine et rurale ».

Ilan Caro
Dina Ros



Silke Koltrowitz/CUEI

Le marché aux compétences

Les demandeurs d'emploi rencontrent les entreprises à la bourse du travail. Pour les mingongs, c'est dans la rue.

CHERCHE vendeuse de tickets de bus sur la ligne Yibin-Chengdu ; de 20 à 30 ans ; taille minimum 1,60 m ; salaire : 600 yuans par mois. » C'est devant des offres comme celle-ci que les chômeurs se bousculent à l'agence pour l'emploi de Yibin. Malgré le temps pluvieux, ils sont venus en nombre pour assister à la bourse du travail qui s'y tient de 9h à 11h30, les mercredis et les vendredis de chaque semaine. Environ 80 entreprises, dont 20% de l'extérieur de la municipalité, installent leurs stands dans les locaux de l'agence pour rencontrer des candidats.

« Il nous faut des commerciaux qualifiés avec des notions en médecine ou en pharmacie », explique Zhong Hua, responsable du personnel. Pour son entreprise, Yibin Fuxing, spécialisée dans les médicaments en gros, elle cherche à recruter cinq personnes. « Ce n'est pas moi qui prends la décision finale, mais mon chef, souligne la jeune femme. Je lui propose des candidatures et il sélectionne les personnes qui passeront un entretien avec lui. » Ce matin, Zhong Hua n'a pas encore récolté de CV. Les 500 yuans de salaire mensuel ne semblent pas suffisants pour attirer les candidats les plus qualifiés.

Le jeune Cai Songlin, 25 ans, a étudié le commerce pendant trois ans à l'université de Yibin, et fréquente régulièrement la bourse du travail depuis plusieurs semaines. Mais il n'est

pas prêt à se contenter de moins de 1500 yuans par mois. « J'ai un peu d'expérience et je mérite un bon salaire. »

Le rêve du jeune homme serait de travailler pour Wuliangye, premier producteur d'alcool blanc de Chine, qui, avec 30 000 salariés, est le plus grand employeur de la municipalité. Toujours en recherche de nouveaux employés, le géant local dispose d'un stand fixe à la bourse du travail, alors que d'autres entreprises louent les emplacements au jour ou à la semaine selon leurs besoins.

« Les responsables du personnel nous appellent deux ou trois jours à l'avance pour que nous puissions préparer leur stand et enregistrer leurs offres, explique Zhou Shihui, le directeur de l'agence. Nous gérons principalement les offres et demandes de main-d'œuvre qualifiée. Pour les ouvriers sans diplôme, il existe une autre agence dans le sud de la ville. »

Entre 1500 et 2000 personnes fréquentent la bourse du travail. Ils remplissent un formulaire sur lequel figurent, entre autres, leurs qualifications, le poste visé et leur appartenance ou non au parti communiste. Ces informations sont ensuite mises en ligne sur le site de l'agence. Selon Zhou Shihui, les demandeurs d'emploi viennent pour moitié du district de Cuiping auquel appartient la ville de Yibin ; 30% sont originaires des autres dis-

tricts et 20% d'autres municipalités. « Nous ne connaissons pas le chiffre exact des embauches consécutives aux premières prises de contact permises par nos bourses », reconnaît-t-il.

L'agence pour l'emploi n'est pas le seul endroit où les personnes désireuses de trouver un travail entrent en relation avec des employeurs.

A quelques pas de là, devant les vitrines soigneusement décorées d'un grand magasin du centre-ville, se tient tous les jours une bourse du travail plus informelle.

Au milieu du flot de passants, de vélos et de voitures qui déferlent autour de la pagode rouge de Dagan, une dizaine de mingongs attendent, immobiles, debout ou assis sur un muret, d'être embauchés pour la journée.

30 yuans par jour. Originaire du village de Yachi, à l'ouest de Yibin, Huang Chun, 21 ans, travaille quelques heures par semaine comme manutentionnaire dans un magasin de savon. « Je n'y gagne pas assez pour vivre, mais sans diplôme, je ne peux pas trouver un meilleur travail. » Alors il attend quotidiennement, avec ses compagnons de fortune, que quelqu'un vienne le chercher pour un boulot sur un chantier ou dans un restaurant. Au mieux, il gagnera 30 yuans dans la journée. De quoi tenir jusqu'au lendemain.

Silke Koltrowitz

Entre 1500 et 2000 personnes fréquentent la bourse du travail qui se tient deux fois par semaine.

« Il nous faut des commerciaux qualifiés avec des notions en médecine. » Zhong Hua, recruteur

Le pari improbable du million d'habitants

Pour tenir son rythme de croissance, la ville a besoin d'investissements.
Pour les attirer, manquent encore les infrastructures nécessaires et la main-d'œuvre qualifiée.

EN multipliant par deux le nombre de ses habitants au cours des dix dernières années, Yibin est entrée dans une spirale de croissance de sa population qu'elle ambitionne, selon Ouyang Shibin, responsable du bureau du développement et de la réforme, de porter à « un million de personnes en 2020 ».

Cette perspective ainsi que le souhait de faire passer de 10 à 20 m² la surface moyenne occupée par un habitant sont les ressorts des quelque 30 chantiers immobiliers en cours et de ceux à venir. Mais en augmentant sa population principalement de fermiers qui ne tirent plus de la terre les revenus nécessaires à leurs besoins, la ville se trouve confrontée à une demande croissante d'équipements, de services, de formation et d'emploi. « Le développement de Yibin dépend du développement économique et industriel. Or celui-ci n'est pas encore assez avancé pour que les différents objectifs de croissance soient atteints. La priorité aujourd'hui est de développer les infrastructures », explique Xie Bingshan, vice-directeur du bureau de la construction.

Si certaines infrastructures sont en cours de modernisation comme le port d'Anji ou redéployées comme la gare routière, les plus importantes – le nouveau pont entre les zones industrielles du sud et du nord ou la zone industrielle de Zhi-cheng – ne sont pas achevées ou ne sont encore que des projets.

Pourtant, c'est de ces infrastructures que dépend la croissance industrielle dont la ville a besoin pour créer les emplois qui lui font cruellement défaut. Beaucoup parmi les nouveaux arrivants se retrouvent au chômage et quand un emploi est offert, peu ont les qualifications nécessaires. « Il y a trop de main-d'œuvre sans qualification qui ne correspond pas à la demande et aux besoins. Ce problème se pose dans toute la Chine mais de manière plus importante à Yibin », déclare Ouyang Shibin.

Des Américains à Yibin. La ville saura-t-elle retenir sa main d'œuvre la plus qualifiée – attirée par les villes côtières – en modernisant son tissu industriel et ses services ? A cette question, l'ouverture annoncée d'un magasin Wal-Mart à Yibin semble répondre positivement. Leader mondial de la grande distribution, Wal-Mart est la première grande enseigne étrangère à s'implanter dans la ville, où elle occupera un centre commercial ultramoderne de

16 000 m² sur trois étages. « Notre société et Wal-Mart ont décidé de s'installer ici compte tenu du potentiel de développement de la ville », explique

Wan Fujun, responsable d'une filiale locale d'une société de Shenzhen partenaire de Wal-Mart. Création d'emplois pour les citoyens, débouchés pour les

fruits et légumes des fermiers locaux, Wal-Mart apparaît comme un pionnier dans la croissance planifiée de la ville. **Simon Giovannini**

30 chantiers immobiliers sont en cours à Yibin.



Claire Doyen/CUEJ

SUR LE VIF

Sous la promenade, la plage



Claire Doyen/CUEJ

Se baigner dans le Yangzi peut sembler une idée saugrenue. Entre 700 et 900 personnes, et jusqu'à 10 000 en juin et juillet, se pressent pourtant tous les dimanches sur les fauteuils de la plage de Yibin. Ils

jouent au mah-jong, boivent un verre, discutent. Et puis, surtout, ils viennent nager « pour entretenir la forme ». Une dizaine de groupes de natation cohabitent sur les 2 km de sable jonché de déchets.

Régulièrement, ils font leur heure et demie de nage pour aller jusqu'à Lizhuang. Certains enfilent même leur maillot de bain et leur bouée tous les jours.

Julie Chabanas

Le *Minying* navigue sur la rivière Min, qui se jette dans le Yangzi à Yibin.

民营1号航行在岷江上
这条支流在宜宾汇入长江



La mémoire vive de la rivière Min

Entre Yibin et Gubai, six heures et 60 kilomètres de trajet, le *Minying* fait étapes, au gré des passagers et des marchandises qui l'attendent sur la rive. À la barre, Yuan Yunzhi raconte le temps qui passe.

À 12 ans, j'étais trop jeune pour passer mon permis de conduire, alors j'ai appris à conduire un bateau. Je savais naviguer avant de savoir conduire une voiture. Dans les années 1980, j'ai décidé de quitter ma ferme pour venir m'installer à Yibin. Avec neuf autres personnes, nous avons rassemblé assez d'argent pour acheter le *Minying*. Nous croyions alors que nous allions devenir riches. Au début, les affaires marchaient bien, je descendais et je remontais la rivière de Yibin à Gubai, tous les jours. Je pouvais transporter jusqu'à 300 personnes par jour et des petites marchandises. Neuf autres bateaux comme le mien faisaient du cabotage. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que quatre, et je fais l'aller-retour en deux jours. Ceux qui avaient acheté le bateau avec moi ont abandonné. Depuis que la route a été goudronnée il y a dix ans, les affaires vont plutôt mal. Le trajet en bateau coûte 15 yuans et dure plus de six heures. En bus, le ticket coûte 18 yuans et le voyage ne dure que deux heures. Les vieux continuent à prendre le bateau, par habitude. Mais ils ne se déplacent que pour les grandes occasions, un mariage, ou parce qu'ils veulent acheter



des meubles, une télévision, en ville. Pour leurs besoins quotidiens, ils peuvent s'approvisionner dans les commerces du village. Avant, je transportais beaucoup de tabac, des fruits et des légumes, que les fermiers allaient vendre sur les marchés de Yibin. Aujourd'hui, le *Minying* transporte surtout des cochons, de la campagne à la ville et des tonnes de nourriture pour cochons de la ville à la campagne. Les fermiers en élèvent de plus en plus, ils gagnent beaucoup d'argent en les vendant en ville. En dix ans, les villages sont devenus bien différents. Je vois de plus en plus de constructions en brique sur les bords de la rivière. Les maisons en pisé ont pratiquement disparu. La montagne n'est plus la même. La roche est recouverte d'arbres. Dans les années 1980, l'Etat a encouragé les fermiers à planter des arbres, qui leur appartiendront bientôt et dont ils pourront vendre le bois. La Min elle aussi a changé, le niveau d'eau a baissé. Elle est aussi de plus en plus polluée. Quand j'ai commencé à naviguer, je pouvais voir le fond de la rivière. Aujourd'hui, je ne le vois plus.

Propos recueillis par Claire Doyen



Au menu... poisson.

菜单里
鱼

江上的袁船长

60 ans, Yuan Yunzhi a travaillé sur la rivière Min pendant 20 ans, il a conduit le bateau entre Gubai et Yibin, à 60 kilomètres de distance, à l'encontre du courant pendant 7 heures, à l'aval pendant 5 heures.

« Par le passé, nous transportions beaucoup de tabac, de fruits, de légumes vers la ville. Maintenant, nous transportons surtout des cochons, de la campagne à la ville, et des tonnes de nourriture pour cochons de la ville à la campagne. Les fermiers en élèvent de plus en plus, ils gagnent beaucoup d'argent en les vendant en ville. En dix ans, les villages sont devenus bien différents. Je vois de plus en plus de constructions en brique sur les bords de la rivière. Les maisons en pisé ont pratiquement disparu. La montagne n'est plus la même. La roche est recouverte d'arbres. Dans les années 1980, l'Etat a encouragé les fermiers à planter des arbres, qui leur appartiendront bientôt et dont ils pourront vendre le bois. La Min elle aussi a changé, le niveau d'eau a baissé. Elle est aussi de plus en plus polluée. Quand j'ai commencé à naviguer, je pouvais voir le fond de la rivière. Aujourd'hui, je ne le vois plus. »

de plus en plus, ils gagnent beaucoup d'argent en les vendant en ville. En dix ans, les villages sont devenus bien différents. Je vois de plus en plus de constructions en brique sur les bords de la rivière. Les maisons en pisé ont pratiquement disparu. La montagne n'est plus la même. La roche est recouverte d'arbres. Dans les années 1980, l'Etat a encouragé les fermiers à planter des arbres, qui leur appartiendront bientôt et dont ils pourront vendre le bois. La Min elle aussi a changé, le niveau d'eau a baissé. Elle est aussi de plus en plus polluée. Quand j'ai commencé à naviguer, je pouvais voir le fond de la rivière. Aujourd'hui, je ne le vois plus.

10 ans, les affaires vont plutôt mal. Le trajet en bateau coûte 15 yuans et dure plus de six heures. En bus, le ticket coûte 18 yuans et le voyage ne dure que deux heures. Les vieux continuent à prendre le bateau, par habitude. Mais ils ne se déplacent que pour les grandes occasions, un mariage, ou parce qu'ils veulent acheter

岷江渡

* 张益清 (文)

11点半,“民营一号”准时开动以时速10km/h从宜宾往岷江上游缓慢前进。机器轰鸣,船长、船员共五个矍铄的老人怀抱激情,通力协作。船内气氛热烈而井然有序,前舱里坐着很多爷爷奶奶和小孩,船员给他们播放着革命题材的电视剧;后舱围着一群中年汉子和妇女,他们边喝茶边摆龙门阵(四川地区闲话家常的特定活动),讨论一季的收成,生意的成败,未来的路途……

72岁的张大爷到宜宾看病后坐船回古柏镇永乐村,他无奈地摇摇头说:“现在坐船的都是老的、病的、小的、残的,年轻人们都不愿意坐船了。”从年轻的时候起,张大爷就经常在两地往返。1956年前没有渡船,要走一天的路才能到达宜宾,80年代以后开始有了渡船。最初是木头船靠人力划浆,从宜宾到藏溪逆流而上要两天才能到达,现在机器动力只要6小时,票价也从2元5角涨到15元。尽管还是比汽车慢,但对于张大爷来说已经是巨变了。

“民营一号”在岷江上蛇行前进着。船舶靠岸与车辆不一样,因为怕搁浅,必须倍加小心。泊岸是项集体劳动,两个船员提前下岸牵引,两个船员在船头用竹篙控制船的方向,船长掌舵,稳妥之后驾好跳板方可以上下客。一路上上下的村民很多,从

码头到村庄还要走半个小时的路,所以河边的房子也不多见。农忙已进入尾声,所以到宜宾做小买卖的村民多了起来,卖的多是自家的农产品——土烟、蔬菜、水果、家畜等,通常村民将一批土烟运至宜宾,卖给当地的中间商做零售;蔬菜和水果就完全看收成了,如果丰收就能每天去市集,平日也只在家中有余的时候才做零星的买卖;奔赴刑场的猪上船居然也是要论头收费的,这大概是它们临刑前最大一笔开销了。因为渡船空间宽敞,可以运大批的货物,运费也只要5元每件,比坐汽车便宜得多,所以乡亲们偏爱用船运货。在这儿,时间并不能与金钱相提并论。

船行至云乐坝,上来一个叫邓波的小伙子,这个17岁带点广东腔的小伙子,辍学跟着父母在深圳市龙岗区一家印花厂做工,因为家里盖新房子欠了好几万的债,必须出去挣钱,一个月可以赚1200多元,比他父母每人800多元的工资要高。问及他以后的打算,他说:“肯定要先在深圳打几年的工啦,等找足钱就一定回家搞车辆运输,我并不觉得不读书有什么不好,既然选择就要去面对它……”

波平滩缓的江岸边飘着星星点点的柳叶扁舟,像是一段颠沛流离的命运;渺小漂泊在浩瀚中,只为着一丝的希望而奋斗。

Lent mais économique

AMBIANCE chaleureuse à bord du *Minying* : les personnes âgées et les enfants regardent la télé dans la salle avant ; les adultes bavardent en buvant du thé dans l'arrière-salle. « *Maintenant, il n'y a que des personnes âgées, des enfants, des malades ou des handicapés qui empruntent des bateaux, les jeunes ne les prennent plus* », déclare, déçu, M. Zhang, 72 ans, qui se rend à une visite médicale.

C'est la fin de la haute saison et de nombreux fermiers viennent vendre tabac, légumes, fruits et bétail. Le rythme de leurs dé-

placements dépend entièrement de la récolte. Si elle est bonne, ils iront vendre tous les jours au marché ; sinon, ils en consommeront l'essentiel et ne vendront progressivement que les surplus. Le transport des cochons est payant. L'intérieur du bateau est spacieux, les marchandises encombrantes y trouvent facilement place pour un coût modique : 5 yuans la pièce, beaucoup plus avantageux que par le bus. Voilà pourquoi on choisit encore le transport par bateau. Ici, l'argent est plus précieux que le temps.

Zhang Yiqing



Yibin, dernière escale pour le cochon.

宜宾 这只猪一生中的最后停靠站



Tout au long du trajet, on charge et on décharge des marchandises : animaux, fruits, petit électroménager ou motos.

行程中

乘客携带货物能随时上下

鸭、西瓜、李子、风扇、电动剃须刀

甚至是摩托车之类的



Cultivé sur les bords de la Min, le tabac est livré en fagots aux cigarettiers de la ville.

岷江两岸种植的烟叶被一捆一捆地运往城里的烟贩手中

Vie paisible à Gubai

GUBAI est le terminus du *Minying*. C'est un village agricole traditionnel du Sichuan, particulièrement connu pour sa culture du tabac, du thé vert et du camphre.

Dès 21 heures, le village s'endort pour se réveiller à 6h30 le lendemain matin, à l'ouverture du marché, soit une heure plus tard que les villages des environs.

M. Zheng, 64 ans, habitant de Gubai, apprécie sa petite vie tranquille. Il refuse de rejoindre sa fille à Yibin. « *Je n'aime pas les grandes villes. À Gubai, la vie est agréable, l'air est frais, les légumes délicieux. En ville, on ne connaît même pas ses voisins, c'est ennuyeux.* »

Les longues soirées passées à discuter entre amis et les parties sans fin de mah-jong font tout le charme de ce petit village.

Lin Yiyi



Sur la Min, l'escale se fait à la demande. Pour monter à bord, encore faut-il ne pas manquer le passage du bateau caboteur.

在岷江上 渡船可以随叫随停 当然 不能少了上船通道

岷江船渡的终点——古柏镇

* 林依颖 (文)

处处可以闻见的土烟味儿。在船上的时候卖土烟的大叔说，对不习惯的人来说这味道相当刺鼻，我倒觉得这是一种好闻的烟草味，很醇厚。土烟是古柏镇的特产之一，制作方式和一般烟草不同，仅用太阳晒干并不烘烤。除了土烟，这里的青茶和樟树油亦属有名，周边农村的樟树油有将近三分之二销往附近一个军用工厂，每公斤售价20至30元不等。

原以为这样早早入夜的镇子，赶集也会比我所去过的其他农村开始得更早一些。但当我起了个大早赶往兴街时，却仅有三三两两的摊主睡眼惺忪地刚起上支架，摆上水果，或是从

手推三轮小车上卸下货物。天灰蒙蒙的并未大亮，而兴街两旁的一栋栋房子却崭新地闪着瓷砖的亮光。路面仍在施工，有些尘土飞扬。

在古柏镇上闲逛时碰见的郑爷爷说，新房子大都在5年前动工，政府对此给予补助。郑爷爷的房子超过100年历史，屋内青石板的地板已略微倾斜。郑爷爷说，如果政府要将自己的房子推倒重建，他也是乐意的，“老房子留着有什么用呢？”

64岁的郑爷爷带着外孙在古柏镇上过着惬意的生活，每个月1500元的退休工资也算不错的待遇。他不顾在宜宾市里的女儿的邀请，执意

要留在古柏镇，“我不喜欢大城市。古柏多好，空气又好，蔬菜又好吃。大城市里就连对面的邻居大家也都不认识。生活没意思。”郑爷爷家门口是邻居开的烧烤摊子，几个孩子在门口玩耍，大人们摆着龙门阵（四川话闲聊的意思）直至入夜。生意好的时候，3、4点还有客人。

镇上到了晚上要凉爽许多，这也是郑爷爷不愿意去大城市的另一个原因。据从宜宾开往古柏的船上的几个水手说，三峡大坝建成后，这里的气候就一年年更为炎热；郑爷爷觉得，这算四川为国家发展作出的牺牲，西电东输能够成功他也是开心的。

这样一种乐天知命的态度，在四川农民当中是相当多见的；而这个睡眠时间在8小时以上的古柏镇，悠缓与闲适也正是它生活的常态。



Les anciens préfèrent encore le bateau, même si le bus est plus rapide.

虽然现在坐车比乘船快多了 习惯的人还是喜欢乘船



Après six heures de cabotage, le *Minying* arrive à Gubai. Il repartira le lendemain matin pour Yibin.

经过6小时的航程 民营1号 到达了古柏 第二天早上 它将返回宜宾

Reportage photo : Claire Doyen et Lin Yiyi

RISQUER LA TERRE.

Terre plus abondante, main-d'œuvre rare et plus qualifiée, capitaux en formation : la nouvelle équation agricole cherche à tâtons ses formules. Pigeon, pastèques et thé plutôt que rizière. Va-et-vient entre ville et campagne. Sans oublier le facteur temps.

土地多了、劳动力少了，技术丰富了，资金也聚拢了，农村积极探索着新的经济模式。人们开始养殖鸽子，种植西瓜、茶叶代替水稻，穿梭于城乡之间。所有这一切，不能缺少时间。

挑战新农业



Clara Beaudoux/CUEJ

Le revenant est dans le pigeonnier

De son exil à Shanghai, Luo Zuwend a ramené l'idée et l'argent du lancement de son élevage de volatiles.

DEUX œufs à la main, Luo Zuwend ouvre l'incubateur et y dépose sa collecte du jour. Une douce musique et un bip régulier émanent de la machine. Parmi les rangées alignées, quelques poussins s'extraient de leur coquille. D'autres, déjà sortis de l'œuf, piaillent doucement.

L'homme de 35 ans à la carrure imposante rejoint ensuite son pigeonnier. Dans une large pièce ouverte, quelques 400 couples de pigeons sont entassés dans des cages. Un élevage qui fait de Luo Zuwend un entrepreneur pionnier dans son village de Nansheng.

Pour ce fermier, tout commence en 1998, quand un ami parti à Shanghai l'appelle : l'élevage de pigeons où il travaille manque de personnel. Luo Zuwend, qui peine à nourrir sa famille avec ses cinq mus de riz, y voit l'occasion d'acquérir de nouvelles compétences.

Pendant deux ans, il travaille pour 350 yuans par mois et en envoie 300 à ses parents, sa femme et ses deux filles restées au village. Nourri et logé par son employeur, il garde seulement de quoi s'acheter des cigarettes.

« Je rentrais uniquement pour le nouvel an chinois, raconte-t-il. Ma famille me manquait.

Mais ce que j'ai appris là-bas valait bien ce sacrifice. » Une fois rentré, il emprunte de l'argent à des proches et fait venir 200 couples de pigeons de Shanghai. Peu à peu, son élevage s'agrandit et aujourd'hui il produit près de 10 000 pigeons par an.

Mets délicat. Le commerce se révèle lucratif. Luo Zuwend les vend 12 à 18 yuans à des hôtels et des restaurants de Yibin et de la province du Si-

chuan : le pigeon est un mets délicat très recherché. Il lui rapporte entre 40 à 50 000 yuans nets par an, soit 70% de ses revenus. Le reste provient d'un élevage de canards et de lapins et de quelques orangers. Sa réussite a fait des émules : quatre familles des environs ont suivi son exemple. Luo Zuwend garde pourtant la tête froide.

« Je veux profiter à fond du créneau pendant deux ou trois ans, tant que la demande

est encore très supérieure à l'offre », explique-t-il, pragmatique.

Pour le moment, lui, sa femme et ses deux plus jeunes enfants, logent sans confort dans le pigeonnier. Ses parents, qui habitent la maison familiale, hébergent sa fille aînée quand elle rentre de l'école de Lizhuang le week-end. Luo Zuwend préfère attendre encore un peu pour s'offrir « le rêve de tout paysan : une nouvelle maison et une belle voiture ».

Adelise Foucault
Emilie Brotel

« Je veux encore profiter à fond du créneau pendant deux ou trois ans. »
Luo Zuwend

A 21 ans, il s'offre la clé des champs

Wang Lehu, à contre-courant de toute une génération, a choisi de quitter la ville pour vivre de l'agriculture. Depuis 2005, il loue les terres des absents.

D'UN mouvement sec de la main, Wang Lehu, 21 ans, fait taire ses deux chiens efflanqués, dont les grognements dissuadent les plus téméraires d'approcher. Solitaire, le jeune homme à la peau tannée se méfie des inconnus.

Alors que les campagnes se vident de leurs jeunes, lui a parcouru le chemin inverse. Citadin – ses parents tenaient une maison de thé dans le centre de Yibin – il s'est improvisé fermier il y a tout

juste un an, au retour de son service militaire. En 2003, au terme de sa dernière année de collège, Wang Lehu, qui n'a pas de très bons résultats, s'engage dans l'armée. Pendant deux ans – durée du service militaire volontaire – il sera affecté à la logistique alimentaire à Lanwhou, dans la province du Gansu. Il y acquiert des techniques de plantations modernes des légumes, comme l'utilisation de serres.

A son retour, il décide de mettre en pratique ses compétences, prospecte dans différents villages, compare les prix de location et la qualité de la terre et jette finalement son dévolu sur le village de Shuangtang.

Contrat d'exploitation. Des fermiers partis travailler en ville ont libéré 20 mus. Il signe avec eux un contrat d'exploitation de 10 ans, à 9000 yuans par an. Une grande exploitation : dans ce ●●●

Adelise Foucault / Victor Roux-Goeckel/CUEJ



1



2



3



4

●●● village, la taille moyenne des fermes est de 0,8 mu par tête, soit généralement 5 à 6 mus. Un investissement important, entièrement supporté par les parents du jeune homme, entraînés dans l'aventure : 150 000 yuans se sont déjà envolés dans la construction de la maison, l'achat d'une camionnette et d'un motoculteur, les puits à eau de pluie et les frais de location des terres, payés pour les deux années à venir. La maison de thé de Yibin confiée à des proches, c'est pour eux un nouveau départ, la cinquantaine passée, dans des conditions de vie beaucoup plus frustes qu'en ville.

Web cam et écran plat. Le jeune homme, aidé par ses parents et deux employés, teste une polyculture de légumes à forte valeur ajoutée : maïs, piments, concombres, choux chinois, cacahuètes, gingembre, tomates aux pieds recouverts de plastique, pour retenir l'humidité et la chaleur.

Sous deux grandes serres, il cultive du *huguq*, une sorte de concombre à peau vert clair. Pas de riz, qui demande trop de travail pour un bénéfice dérisoire. L'essentiel de sa production est vendu à des grossistes de Yibin, et, quand il y a des surplus, au marché de Lizhuang, où il achète ses graines. Le reste nourrit sa famille. De l'agriculture traditionnelle, il a gardé les poules et les canards. Les cochons aussi, 14 en tout.

Pas le temps de faire connaissance avec les voisins, de toute façon plus âgés que lui. Pas le temps non plus d'aller s'amuser à la ville. De sa vie confortable de citadin, il n'a gardé que la télévision satellite et son ordinateur ultra équipé : écran plat, web cam et haut-parleurs.

Internet – il est le seul dans le village à être connecté à la toile – lui permet non seulement de rester en contact avec ses anciens camarades de classe, via la messagerie instantanée, mais surtout, d'être à l'affût des nouvelles techniques de production et des variations du marché des légumes.

Wang Lehu s'est donné trois ans pour retirer des bénéfices de son exploitation. Trois ans pour devenir, malgré son hukou urbain, un fermier à part entière.

Adelise Foucault

La pépinière des aventuriers de la diversification

Entre les rizières poussent désormais des arbres fruitiers ou du gazon qui se vendent à meilleur prix.

Ding Wanjin, gros poisson

Ding Wanjin se vante d'être un aquaculteur autodidacte. Dans les années 1990, dit-il, il commence à élever des poissons dans le petit bassin familial, lit des livres spécialisés, assiste un mois aux cours de l'Institut de produits aquatiques de Yibin. Rapidement, il flaire le filon.

Pour lui, aucun doute : s'il a remporté, en 2002, un appel d'offres pour élever des poissons dans un des plus grands bassins de la région, à Mingfang, c'est uniquement grâce à son talent. Et non pas grâce à son père, secrétaire du Parti d'un village voisin.

Les signes de la réussite sont visibles : la quarantaine bedonnante, propriétaire d'un luxueux hôtel avec piscine et vue sur son lac, grosse berline noire et repas fréquents avec le maire de Lizhuang, notre homme a le téléphone portable vissé à l'oreille en permanence. En cinq ans, sa petite affaire est devenue industrie.

Ding Wanjin achète ses 10 000 alevins pour 10 000 yuans et les revend 80 000 chez un grossiste. Avec son étang de plaisance situé à côté du site touristique de la mer de bambou, ses deux autres hôtels et sa pépinière, l'aquaculteur dit gagner 200 000 yuans par an. Ses trois salariés, pêcheurs, en gagnent 3500 chacun pour sept mois de travail.

Xiao Fangcheng, sans pépin

La parcelle est entourée d'une barrière de bambous, la porte fermée par un cadenas : une exception à Xiaba, où les champs ne sont jamais clos. « C'est pour empêcher les animaux de manger les raisins », explique Xiao Fangcheng, propriétaire des lieux. Et peut-être surtout les gourmands. Car ces fruits ne sont pas légion dans ce bout de campagne où domine le riz et le gingembre. Ce qui fait toute la valeur des quelques rangées de vignes, qui grimpent sur des treilles. Xiao Fangcheng, la soixantaine



5

joviale, a été pionnier en la matière. En 1993, il achète 400 plants et y affecte la moitié de ses terres. Dix ans plus tard, il étend ses vignes à l'ensemble de ses parcelles et cueille aujourd'hui deux tonnes de fruits par an, qu'il vend sur le marché. « J'ai trouvé le moyen de ralentir la maturation des grappes, qui se fait habituellement en juillet, en les entourant d'un sac plastique, confie le fermier. De cette manière, je peux les vendre plus cher en août. »

Le produit de la vente, complété par les revenus tirés du commerce de nouilles de sa fille, suffit à nourrir les sept personnes qui vivent sous son toit. « J'ai arrêté de cultiver du riz et des légumes. J'achète toute la nourriture pour ma famille : ça me revient moins cher », constate-t-il. Grâce à l'argent des raisins, la famille a aussi amélioré son confort : la ferme, rénovée il y a deux ans, compte désormais une machine à laver, un frigidaire et trois télévisions.

Li Zhi, gazon béni

Li Zhi a conservé le système traditionnel d'irrigation des rizières : des petits canaux irriguent ses 16 mus mais la comparaison s'arrête là. A la place du riz, Li Zhi a planté du gazon, bien plus rentable. Il dispose aussi de 25 mus sur lesquels il fait pousser des plantes et des arbustes.

Fort d'une expérience horticole acquise avec quatre associés, il a décidé en août dernier de faire cavalier seul. Pour cela il loue des terrains aux fermiers des alentours du village de Bailian, au nord de Yibin. Ce sont eux qui en mai, les pieds dans la boue, ont planté les brins d'herbe par petits paquets et aplati le tout à l'aide d'une planche en bois.

Mme Liu est ravie : elle perçoit 1000 yuans par mois pour la location de deux mus et 15 yuans

par jour lorsqu'elle travaille pour Li Zhi. « Avant, j'avais des difficultés à épargner, raconte une autre voisine. Maintenant avec cette double recette, je peux mettre 4000 yuans par an de côté. » Toutes les deux ont passé un contrat de cinq ans avec le producteur qui emploie deux ouvriers agricoles pour entretenir ses terrains à l'année.

Avec son gazon, Li Zhi espère bien faire fortune. De son ancienne entreprise, il entend bien mobiliser ses contacts pour vendre des carrés de 30 cm de côté de pelouse aux propriétaires de golfs et aux espaces verts de la ville de Yibin. « Le marché est bon, indique-t-il, la demande est supérieure à l'offre. » Il espère en tirer 3000 yuans par mu. Habitant autrefois Yibin, il a loué une maison dans le village. Depuis, il vient tous les jours voir pousser sa pelouse. Elle sera dans toute sa splendeur en juin. Pour l'instant, seuls quelques brins d'herbe épars sortent de terre, mais Li Zhi, lui, voit déjà de vastes étendues vertes.

1. Zou Rensheng, dans son champ de gingembre.
2. Xiao Fangcheng, parmi ses vignes.
3. Ding Wanjin, aquaculteur, sur sa toute nouvelle terrasse.
4. Wang Lehu, dans ses serres de *huguq*.
5. Les fermiers mettent en terre les pousses de gazon de Li Zhi et tassent le terrain.

Sucrée, petite, ronde et juteuse

Dans le village de Bailian, quatre couples venus de Yibin se sont reconvertis dans la culture intensive de pastèques. L'investissement porte aujourd'hui ses fruits.



Zou Rensheng, le choix des racines

Au petit matin, Zou Rensheng quitte sa petite maison en brique, construite il y a deux ans. Dans la cuisine sombre, sa femme et sa belle-mère finissent leurs bols de nouilles. L'homme de 39 ans part désherber ses trois mus de gingembre, aux longues et fines tiges vertes. Au loin, sur les berges du Yangzi, un coucou chinois (*bugu niao*) entonne son chant.

Depuis dix ans, cette famille du village de Xiaba vit quasi-exclusivement de la culture de cette racine aromatique très appréciée dans la cuisine chinoise. Vendue sur place à des acheteurs de Chongqing, Chengdu et d'autres villes du Sichuan, elle lui rapporte en moyenne 10 000 yuans par an. Progressivement, Zou Rensheng a acquis les terres les plus propices à cette culture qui réclame un sol sec mais régulièrement arrosé. Après avoir, en 2002, échangé avec un fermier voisin plusieurs parcelles de riz contre des champs plus éloignés du fleuve, il a loué, en 2004, quelques lopins supplémentaires.

Aujourd'hui, le rythme familial s'articule autour de cette culture. En juin, Zou Rensheng arrache les racines puis plante des oignons verts chinois et des radis, qui revitalisent la terre, épuisée par l'acidité du gingembre. La vente de ces légumes, couplée à un mois de travail en tant que maçon à Yibin ou Lizhuang à la saison creuse, en septembre, permettent d'arrondir le revenu familial de quelques milliers de yuans.

Zou Rensheng aurait aimé emmener sa famille en ville, où le travail lui semble moins dur. Faute de moyens suffisants, il s'est résigné à rester au village puisque « le plus important, c'est d'avoir à manger et un peu d'argent pour vivre décemment ». Il économise toutefois, chaque mois, un petit pécule, espérant que sa fille âgée de 14 ans et scolarisée à Lizhuang, ira un jour à l'université.

Emilie Brotel
Adelise Foucault
Valérie-Anne Maitre
Victor Roux-Goeken
Agnès Verry

PRÈS de 150 serres sur 100 mus de terres, à quelques kilomètres en aval de Yibin, à Bailian. Dans ce paysage de collines, les champs de pastèques de Guo Dingwu contrastent avec les terrasses couvertes de rizières et de pêcheurs qui cascaded vers la rive gauche du Yangzi. Chaque année, cet exploitant agricole de 41 ans, petit, teint mat et sourire accueillant, déménage car la pastèque ne peut être cultivée deux années successives sur la même terre : les larves d'insectes qu'elle attire rendent le sol impropre à sa reproduction pendant trois ans.

« Je me suis intéressé à la pastèque après avoir rencontré un fermier de la province de Zhejiang, au sud de Shanghai, se souvient-il. En 2002, j'ai loué 50 mus de terres dans mon village natal de Zhenxi et invité ce fermier à s'installer chez moi pendant une année pour m'apprendre à les cultiver. J'ai également beaucoup appris dans les livres. »

Un fruit fragile. Un an plus tard, deux couples d'amis, puis son frère et sa belle-sœur le rejoignent dans l'aventure. Tous sont des citadins de Yibin où ils exerçaient les professions de médecin, institutrice, fournisseur pour un hôtel-restaurant ou commerçant. S'ils confient avoir été attirés par la vie à la campagne, leur motivation est principalement financière. Les quatre couples ont investi à parts égales dans l'exploitation et se partagent les bénéfices, entre 30 000 et 60 000 yuans par an et par personne selon les variations du marché. Malgré des profits conséquents, ce changement de vie reste un pari : la pastèque est un fruit fragile. Avec sa femme Guo Jiangrong et ses deux enfants de 5 et 19 ans, Guo Dingwu vit désormais en nomade, louant chaque année une demeure près de ses nouvelles terres. Ses associés ont conservé un appartement à Yibin, mais partagent la même ferme de briques grises pendant la pleine saison.

Avec un prix situé entre quatre et six yuans le kilo, le mu de pastèques rapporte jusqu'à cinq fois plus qu'un mu de riz. « Régulièrement, nous changeons de variété de pastèque. Depuis deux ans, nous avons opté pour un fruit rond, plus petit et plus sucré. Les habitants de la ville sont de plus en plus riches et ont de nouveaux besoins. Il faut s'adapter au marché », précise Guo Dingwu. A Bailian, ces nouveaux exploitants agricoles louent les terres à

« Nous leur demandons combien ils ont gagné l'année précédente, et nous leur offrons plus. »
Guo Dingwu, agriculteur



une trentaine de fermiers du village qui partent pour un an travailler en ville ou deviennent ouvriers agricoles chez des producteurs de raisin ou de gazon. « Nous leur demandons combien ils ont gagné l'année précédente, et nous leur offrons plus. Au moins 500 yuans par mu et par an », assure Guo Dingwu. Au total, la culture d'un mu de pastèques – serres, terres, irrigation, main d'œuvre – revient à 4000 yuans par an et permet un bénéfice net de 2500 yuans.

Sous les serres blanches, la chaleur étouffante avoisine parfois les cinquante degrés. La production maximale atteint son pic entre mai et août. Semis, taille des feuilles, irrigation et récolte rythment la saison. Chaque matin dès six heures, une douzaine de fermiers, pour la plupart originaires du village natal de Guo Dingwu, cueillent les fruits mûrs aux ciseaux, les

conditionnent en cartons de huit et les chargent dans un camion loué : direction le marché de gros de Yibin.

Marque déposée. Là-bas, les épouses se chargent de la vente. « En moyenne, nous vendons cinq tonnes par jour aux supermarchés et aux petits revendeurs, affirme l'ancienne institutrice Cheng Bin. Actuellement, notre variété est populaire car elle est très sucrée. » Les associés ont d'ailleurs créé la marque Zaochun Hongyu pour leurs fruits dont les ventes ne cessent d'augmenter. L'an prochain, la petite entreprise pourrait rester à Bailian et investir un autre terrain encore plus étendu. La prospection et les négociations de location débiteront en octobre. Trois jours seront nécessaires au déménagement complet des serres, du système complexe d'irrigation et bien entendu du lieu de vie de ces nouveaux agriculteurs.

Nicolas Lepigeon
Nicolas Martin

Ils sont une douzaine d'ouvriers agricoles à planter, couper les feuilles et irriguer tout au long de la saison.

Eric Schings/CUEJ



Astrid Unverricht/CUEI

300 employés se relayent 24 heures sur 24 pour conditionner les bonbons de tofu produits à base de soja.

Le tofu séché en plein essor

Chen Guozhu est revenu dans sa région natale pour créer sa propre usine de tofu aux épices, une friandise élaborée à partir du soja.

AU bord du fleuve Yangzi, entre ville et campagne, une entreprise vient de naître. Nanxi – 50 km à l'est de Yibin – doit sa nouvelle fabrique de tofu séché à Chen Guozhu, un quinquagénaire imposant à la mine épanouie, qui a fait fortune à Pékin avec Xin Xing, son entreprise de bâtiment. Un monde sépare les rails du métro pékinois du tofu sichuanais. Mais, originaire de Nanxi, il a choisi sa région

natale pour investir les 30 millions de yuans nécessaires au démarrage de sa nouvelle société : Sichuan Guozhu. La première chaîne de production est opérationnelle depuis six mois. Acheté à des grossistes du nord-est de la Chine, le soja, principal ingrédient du tofu, est lavé et mélangé à de l'eau puisée dans le sous-sol et purifiée. Aplatie, coupée, puis enduite d'épices, la pâte ainsi obtenue est, après cuisson, conservée à quatre degrés avant d'être emballée.

Depuis son démarrage, l'entreprise monte en puissance. La deuxième chaîne devrait ouvrir en août, deux autres à la fin de l'année, dont l'une produira des biscuits au soja. Les investissements sont lourds, trois à quatre millions de yuans par unité. Mais Chen Guozhu ne manque pas une occasion de rendre ses deux sociétés complémentaires : les bâtiments sont construits par Xin Xing qui, durant les travaux, emploie 250 ouvriers dans le district de Nanxi. Si la réussite

économique est au rendez-vous, l'entreprise prévoit, à plus long terme, de créer deux chaînes de production de biscuits supplémentaires. Dans six mois, les employés – 300 actuellement, dont 60% de femmes – devraient donc être au nombre de 1200 à travailler à la chaîne sur 200 machines. Et à en croire la direction, les salaires, actuellement compris entre 500 et 2000 yuans par mois selon le poste, devraient être revalorisés.

Nombreuses embauches.

Encore en rodage, Guozhu a seulement produit 100 tonnes de tofu lors de son premier mois de fonctionnement, l'objectif étant d'atteindre une production de 5000 tonnes par an. L'entreprise ne perd pas de temps : elle fonctionne 24 heures sur 24 et les employés, âgés de 18 à 40 ans, travaillent 48 heures par semaine. Tous viennent du district de Nanxi. Pour les jeunes fermiers, souvent candidats au départ vers les grandes villes côtières, les nombreuses embauches programmées par Guozhu pourraient être un moyen de concilier proximité familiale et autres revenus que celui de la terre. Dong Zhonglian, 25 ans, y travaille depuis un peu plus d'un mois, sur une machine de stérilisation des emballages. A l'âge de 18 ans, elle avait suivi son frère dans la province de Canton, où elle travaillait comme couturière. Trois ans plus tard, elle rentre au bercail, « indisposée par le climat », laisse échapper la frêle jeune femme, hésitante. Depuis 2003, elle aide son père à cultiver et sa mère à vendre sur le marché. Après s'être mariée l'an dernier, elle a saisi l'opportunité de travailler pour Sichuan Guozhu, située à seulement 200 mètres de la ferme familiale.

Ilan Caro
Dina Ros

La filière de la soie, du mûrier à la bobine

Après avoir abandonné cette activité il y a dix ans, les fermiers ont renoué avec la soie. Un véritable succès.

SI vous voulez être riche, élevez des vers à soie. L'affiche se lit encore ici et là dans le canton de Lizhuang. Les fermiers du village de Yongsheng ont bien compris le message, tels Zhou Jigiao et son épouse Pu Xiuhe. Les cocons leur rapportent aujourd'hui 5000 yuans par an, autant que leurs cochons, canards et oies. Le couple fait partie d'un « groupe test » organisé par les autorités de Lizhuang pour relancer la filière.

A Yongsheng, chacune des 40 familles du groupe a reçu il y a dix ans 3000 pieds de mûriers. Il a fallu attendre cinq ans pour pouvoir les exploiter pleinement. Pour faire la soudure, Zhou Jigiao s'est lancé dans la fabrication de meubles à Yibin. Aujourd'hui, il grimpe quatre fois par jour avec son épouse dans ses parcelles de mûriers

pour cueillir les cent kilos de feuilles destinées à nourrir les milliers de vers à soie disposés dans de grands paniers sous un auvent. Ils achètent les larves entre avril et septembre et les nourrissent pendant 30 à 40 jours, selon la saison. C'est seulement au cours des deux derniers jours que les vers forment leur cocon. Déposés à la station de collecte de Lizhuang, ils sont ensuite revendus à différentes soieries. Parmi elles, l'entreprise Zhonyi, basée à 20 km de Yibin, dans la ville de Nanguang. Fondée en 1997 dans le district de Gaoxian, elle a déménagé en 2001 sur le site d'une ancienne soierie pour développer ses activités. La transplantation s'est accompagnée d'une réduction des effectifs,

essentiellement des femmes passées de 600 à 360. « *Après l'achat de la vieille compagnie, nous avons investi quatre millions de yuans pour acquérir huit machines performantes* », commente Zhon Taihua, directeur de l'usine. Les travailleuses, pour la plupart issues de la campagne, sont formées sur le terrain. Quant aux hommes, ils sont chargés de la maintenance des machines. Le salaire moyen est de 670 yuans par mois pour six jours de travail par semaine.

« *Nous avons du mal à recruter, il nous manque 60 à 70 ouvrières* », poursuit Zhon Taihua. Fabriquer une pelote de soie nécessite une trentaine d'opérations qui se succèdent sur quatre jours. Les cocons sont

séchés, les meilleurs sélectionnés puis pelés et distillés dans l'eau bouillante. Le fil est retiré avec précaution avant d'être séché et conditionné en bobines. « *Pour produire cinq kilos de soie, il faut entre 16 et 17 kilos de cocons bruts. Nous vendons notre production à des entreprises, comme la China Silk Company, qui exportent ensuite vers l'Inde, le Pakistan, la Corée du Sud, et l'Europe* », précise le directeur.

En 2006, malgré la production de 160 tonnes de soie, Zhonyi a perdu trois millions de yuans. Actuellement, la concurrence est féroce et les cours sont revus à la baisse. En outre, le prix d'achat des cocons aux fermiers a augmenté, car les autorités veulent améliorer leurs revenus.

Cordélia Bonal
Nicolas Lepigeon
Yoann Terrasse

Une trentaine d'étapes en quatre jours sont nécessaires pour transformer les cocons en soie.

L'avenir est dans la feuille de thé

L'usine Xufu Chaye fait reculer les rizières et améliore la vie de 60 000 familles dans les districts de Yibin et Cuiping.

A 25 km de Yibin, en direction de Chengdu, une aire d'autoroute pas comme les autres. Pas de station-service, mais plusieurs maisons identiques, rouges, aux toits recourbés, dans le plus typique style chinois. En toile de fond, un lac, entouré de champs de théiers.

Ici, depuis 2002, une usine de thé, Xufu Chaye, a modifié les couleurs de la campagne voisine vouée jusqu'à la culture du riz. « Nous avons d'abord choisi la zone sur laquelle nous souhaitons planter nos théiers », explique Zhon Tianyang, directeur-adjoint de l'entreprise, et nous avons demandé l'autorisation à la municipalité. La décision prise, les agriculteurs ont eu le choix de garder leurs anciennes cultures ou de se convertir au thé. »

Mais le concours des pouvoirs publics ne s'est pas arrêté là. L'an dernier, les autorités des districts de Yibin et de Cuiping ont subventionné l'entreprise à hauteur de six millions de yuans pour lui permettre d'acheter de jeunes plants de thé et de verser 800 yuans aux familles d'agriculteurs ayant

opté pour la reconversion. Avec cette somme, celles-ci peuvent se procurer de l'engrais et compenser en partie le manque à gagner que représente la non-rentabilité du thé pendant les deux années suivant sa plantation.

Plus rentable que le riz.

Les rizières deviennent champs de thé et les fermes éparpillées dans les collines disparaissent. Car pour rationaliser sa culture de théiers, la Xufu Chaye a détruit les maisons se trouvant sur les terres reconverties et fait construire trois villages pour accueillir 8000 délogés. A eux alors de choisir : habiter dans l'une de ces constructions ou, comme 15% d'entre eux, recevoir une somme d'argent et bâtir une maison plus loin.

Hormis les 160 personnes travaillant sur le site même de l'usine, près de 60 000 familles habitant les districts de Yibin et de Cuiping vivent de leur nouvelle culture et de plus en plus de fermiers sont candidats à la plantation de théiers qui s'avèrent être trois fois plus rentables que le riz.

Lu Ping est serveur dans le restaurant de l'usine. Dans

une ferme aux murs de terre, à une vingtaine de minutes de marche, vivent son père, son oncle, sa tante, et sa cousine. Depuis l'an dernier, eux aussi ont choisi de remplacer le riz par le thé. « Notre rizière d'un mu nous rapportait 400 à 500 yuans par an, 800 dans les meilleures années, expliquent-ils. Lorsque les plants seront arrivés à maturité, d'ici deux ans, notre revenu sera de 2000 yuans. »

Attirer les touristes. Un restaurant, un musée, une boutique, des visites guidées et des balades en bateau sur le lac bordé de plantations de thé, la Xufu Chaye cherche aussi à attirer les touristes. « Nous avons ouvert notre entreprise aux visites touristiques le 1^{er} octobre 2004, parce que c'est un jour férié en Chine », commente Zhon Tianyang. Depuis, nous recevons environ 10 000 personnes par an. »

L'entreprise a également le projet d'ouvrir un hôtel. En attendant, elle continue de demander à la municipalité l'autorisation d'occuper de nouvelles terres pour accroître sa production. En cinq ans, celle-ci a doublé et atteint aujourd'hui 200 000 tonnes par an.

Nicolas Blasquez
Julie Chabanas

60 000 familles vivent de la culture du thé, qui s'avère trois fois plus rentable que le riz.

SUR LE VIF



Valérie-Anne Maitre/CUEJ

Source miraculeuse

Une heure pour gravir la montagne par un petit chemin escarpé. L'eau de la source Huangjiao se mérite. Toute la journée, les habitants du quartier Jangbein au nord-ouest de Yibin montent leurs collections de bouteilles. Pure, gorgée de vitamines, meilleure pour la cuisson du riz, l'eau de la source favoriserait la digestion. Autant de vertus qui incitent les habitants à attendre parfois cinq heures avant de pouvoir remplir leurs bouteilles. Peu importe, les retraités ont le temps. Ils s'assoient sur une pierre et discutent. Les plus jeunes en profitent pour faire de la gymnastique. L'eau coule, les bouteilles se remplissent. Les habitants, leur planche sur les épaules, redescendent en ville apporter à leur famille l'eau miraculeuse.

Valérie-Anne Maitre

Voyage au bout de la rizière

L'entreprise Hejiu maîtrise le cheminement du grain de riz, du laboratoire qui sélectionne les semences à son emballage, en passant par les mains du fermier.

L est 7 h. Dans la chaleur de l'usine et la poussière de riz, les machines s'arrêtent. Les ouvriers, qui travaillent depuis la veille à 23 h, sans pause, rentrent chez eux. L'usine du groupe Hejiu travaille de nuit pour bénéficier d'un tarif réduit sur l'électricité. C'est en 2002 que Zhong Yanhua et Chen Yiliang rachètent une usine de farine, et créent leur propre entreprise de transformation du riz et de fabrication de nourriture pour animaux. Aujourd'hui, ce sont 50 000 tonnes de riz, blé, sorgho et maïs qui sortent de l'usine chaque année.

Trois heures plus tard et à 30 km de là, dans le village de Fu Guang, un grand camion bleu se gare sur une route de terre. Cinq hommes en sortent, installent une étroite passerelle en bois à l'arrière du camion et s'aventurent parmi les rizières. Ils reviennent quelques minutes plus tard, chargés de sacs de riz de 70 kg chacun, qu'ils entassent dans le camion. En une demi-heure, deux tonnes sont chargées.



Guillaume Guichard/CUEJ

Après le repiquage, il faut surveiller le niveau de l'eau et veiller à exterminer les insectes.

●●● Accoudé à la portière de son camion, le chauffeur, la quarantaine, propriétaire de son entreprise de transport, assure que « les quatre familles ont été payées au moment de la pesée. Ce matin, en tout, nous allons embarquer dix tonnes de riz ». Il reçoit 8 yuans par tonne transportée.

Lorsque le riz arrive à l'usine, il a été dégrossi une première fois lors de la récolte, mais est encore enveloppé dans sa gaine. Retirée, celle-ci est vendue sous forme de farine pour nourrir le bétail ou utilisée pour fabriquer de l'alcool. Séparer, couper, polir, trier, emballer, « il y a en tout treize étapes, de la réception du riz par sacs de 70 à 75 kg, à son conditionnement par sacs de 25 kg », détaille un des ouvriers de l'usine. Le riz peut également être vendu avec la peau, exclusivement pour la distillerie Wuliangye. Maïs, sorgho et blé sont également traités uniquement pour l'entreprise d'alcool.

Planté en triangle. Le groupe Hejiu ne traite pas n'importe quel riz. « Nous travaillons avec des instituts de recherche, qui nous vendent des semences », expliquent Zhong Yanhua et Chen Yiliang. Rendre les plants plus résistants aux maladies et aux insectes ou économiser l'eau : les recherches visent à améliorer la qualité du riz et sa rentabilité. L'entreprise revend ensuite chaque année ces semences aux fermiers avec qui elle a des contrats.

Tang Fangcheng, 57 ans, un agriculteur de Nansheng, en a acheté l'année dernière et a vendu en échange à Hejiu 1400 kg de riz. Pour faire pousser les plants selon la nouvelle technique préconisée par l'entreprise, il a suivi trois jours de formation. « Avant, je les mettais dans la terre un par un, maintenant, je les mets par trois, en triangle. » Tang Fangcheng gagne une quinzaine de jours sur ses récoltes, ce qui lui permet de faire sécher le riz avant la saison des pluies, début septembre. Et de subir moins de pertes.

L'entreprise fournit non seulement les semences, mais achète aussi le riz aux fermiers à un prix plus élevé que sur le marché. Cao Junhui, 73 ans, a signé un contrat avec le groupe Hejiu il y a deux ans. Il estime gagner 25% de plus. « Je sais à l'avance ce que je vais toucher puisque le prix est fixé dans le contrat », constate le fermier dont le contrat et ceux de cinq familles sont renégociés tous les ans par les autorités du village. Avec cet argent, il pourra payer les études de son petit-fils.

Jeanne Cavalier
Julie Chabanas
Nicolas Martin
Victor Roux-Goeken

Planteurs et associés

Autour du bourg de Shapin, plus de 2000 producteurs de riz se sont unis pour développer leurs techniques de production et conquérir de nouveaux marchés.

WU Zuyuan est un précurseur. Fermier et producteur de riz à Bailian, il raconte avoir été « désespéré de voir ses voisins agriculteurs stocker du riz parfois depuis plus de trois

aujourd'hui 2174, venus de 22 villages situés autour du bourg de Shapin. « Cette association appartient aux villageois. Ils la gouvernent eux-mêmes », poursuit fièrement Wu Zuyuan. Elu président pour cinq ans en

traitement à l'association, qui s'est dotée l'an dernier de sa propre usine de conditionnement. Un budget qui s'élève à 1,6 million de yuans, emprunté pour 60% à une banque, et remboursé par les membres qui disposent de parts dans l'entreprise.

Conçue pour être plus proche des préoccupations des fermiers, l'usine Tianxin, implantée à Yibin, propose trois modes de traitement. « Les fermiers peuvent nous confier leur riz et les opérations de conditionnement et de vente, ils peuvent nous demander d'en retirer la gaine, de le mettre en sacs pour aller le vendre eux-mêmes, ou échanger du riz avec gaine contre du riz sans gaine », détaille Wu Zuyuan. « Au contraire des autres usines, celle-ci nous permet de récupérer la gaine du riz pour la donner à la volaille », ajoute Wen Anhua.

Dans plus d'une vingtaine de villages autour de Shapin, des hangars destinés au stockage ont été ouverts. Les fermiers viennent y déposer leurs récoltes et se fournissent en semences et en engrais.

Pour proposer aux cultivateurs des prix de vente plus attractifs que ceux des marchés voisins, l'association a développé son propre circuit de commercialisation. Elle vend ainsi dans la province voisine du Yunnan, jusqu'à 200 kilomètres de Shapin, 70% du riz qu'elle collecte. « De même que les Chinois aiment manger du riz thaïlandais, les consommateurs du Yunnan apprécient le riz du Sichuan. De plus, le marché de Yibin est saturé, au contraire de celui du Yunnan », note Wu Zuyuan.

Cette année, 700 nouveaux membres pourraient rejoindre le collectif. Cultivateur de riz, de nèfles et de pêches, Feng Yonggui, 60 ans, a choisi, comme la majorité des autres fermiers du bourg, de ne pas adhérer. « Je ne veux pas prendre le risque de tester les nouvelles semences proposées par l'association. Je préfère attendre que d'autres s'en chargent. Si je vois qu'ils ont de bons résultats, je m'en procurerai pour les années suivantes. Mais pour moi, les techniques traditionnelles de la culture du riz restent plus efficaces que celles enseignées au sein de l'association. »

Julie Chabanas
Nicolas Martin

Il n'existe qu'une association de producteurs de riz dans la municipalité de Yibin. Près de 200 autres réunissent des cultivateurs de produits plus rentables, comme la pastèque ou le mûrier.



Nicolas Martin/CUEI

ans sans parvenir à le vendre ». C'est pourquoi il a décidé en 2003 de le regrouper au sein d'une association. À sa création, le collectif réunit 68 membres. Il en compte

2003, il est aidé par deux vice-présidents et dispose d'un secrétariat et d'un service de comptabilité. Cette direction gère les affaires courantes et deux congrès ont lieu chaque année pour prendre les décisions qui engagent l'avenir de l'association.

Pour adhérer - la cotisation annuelle coûte six yuans - les fermiers doivent cultiver une parcelle de plus d'1,2 mu et ne pas faire partie d'une organisation hostile au parti communiste chinois.

L'association achète, en gros, semences et engrais pour les revendre à ses membres à prix réduit. Elle s'assure de la qualité de ces produits en travaillant avec deux fournisseurs reconnus : l'Institut

des technologies agricoles du Sichuan et l'entreprise de grains Gohao. C'est un moyen aussi de se procurer les semences les plus récemment développées et de faire progresser le rendement des exploitations.

Une fois le riz planté, les membres sont conseillés par des spécialistes en matière de prévention des maladies du riz. « L'association nous propose une assurance pour le cas où les conditions naturelles ou les maladies limiteraient la production », souligne Wen Anhua, membre depuis fin 2005, qui exploite 20 mus de riz et 30 mus de rai-

sin à Bailian. Les fermiers sont libres de vendre leur riz à une entreprise classique ou de confier son

SUR LE VIF

L'alcool est fort

Depuis longtemps distillerie d'alcool blanc réputé, Wuliangye est devenu un groupe très diversifié : médicaments, verre, emballages alimentaires, transport de marchandises, avec un chiffre d'affaires de 20 milliards de yuans en 2006 et plus de 30 000 salariés. Cotée à la bourse de Shenzhen depuis 1998, la partie distillerie de l'entreprise est détenue à 75% par l'Etat.

Plus de 15 000 employés travaillent dans ses ateliers de Yibin, pour produire la liqueur à base de riz, riz gluant, sorgho, maïs et blé. Wuliangye est l'un des principaux employeurs de la municipalité et contribue à plus de 20% du PIB de Yibin.

Valérie-Anne Maitre



Antoine Balandra/CUEI



Claire Doyen/CUEJ

Conséquence de la politique de l'enfant unique, les autorités devront faire face à un nouveau défi démographique.

Coups de vieux à l'horizon 2023

La municipalité de Yibin se vide peu à peu de ses actifs et la campagne se désertifie. Face à une population vieillissante, les autorités restent optimistes.

EN 2023, d'après les démographes, la population de la municipalité de Yibin devrait commencer à décroître. La politique de contrôle des naissances, engagée en 1978, aura alors porté ses fruits. En trente ans, elle a fait passer le nombre moyen d'enfants par femme de 6,74 à 1,37, ce qui représente pour Yibin 2 millions de nouveau-nés en moins. Conséquence : le taux de croissance naturelle de la population, s'il est resté positif, a été divisé par dix. Conjugée à une augmentation de l'espérance de vie, cette diminution des naissances conduit peu à peu à un vieillissement de la population : 11,5% des 5,2 millions d'habitants recensés ont plus de 60 ans. Et les deux super baby booms des années 1950 et 1960 atteindront respectivement le haut de la pyramide des âges d'ici cinq et quinze ans, réduisant progressivement la part de la population active à une peau de chagrin. Les déséquilibres socio-économiques induits sont d'autant plus préoccupants ici que près d'un tiers des actifs actuels, qui représentent aujourd'hui 54% de la population, sont partis chercher du travail hors de la municipalité. Simultanément, la vague de fond de l'exode rural, qui

concerne surtout les 20-40 ans, bouleverse les équilibres entre ville et campagne. Déclenchée au début des années 1990 par un trop-plein démographique qui ne laissait que 0,7 mu de terre par habitant - tout juste de quoi se nourrir - elle est continuellement entretenue par l'écart de revenus qui se creuse entre ruraux et urbains. Celui-ci devrait même s'amplifier.

L'écart ville-campagne. D'ici 2011, le onzième plan quinquennal prévoit une croissance annuelle de 12% du PIB urbain, pendant que celui du monde rural ne progressera que de 5%. Tous les ingrédients paraissent donc réunis pour une désertification de la campagne, réduite à une population hors d'âge de travailler. Pourtant les autorités municipales de Yibin se disent se réines. Pour Zou Kaihe, vice-président du comité du planning familial, aucune terre n'est laissée à l'abandon : les champs des absents sont cultivés par la famille restée au village ou loués à des voisins. Le gouvernement local voit même dans cette situation une nouvelle opportunité de croissance : « *C'est l'argent renvoyé par les mingongs qui développe le monde rural*, affirme Li Xiaoxuan, vice-di-

recteur du bureau de l'agriculture. *Il faut continuer le processus d'urbanisation. Il y a encore trop de fermiers pour trop peu de terres arables.* »

De plus, selon lui, ceux qui rentrent investissent dans de nouvelles techniques et dans une agriculture diversifiée, à plus forte valeur ajoutée. La municipalité appuie ces reconversions à coups de subventions et de formations. Suivant ce schéma de pensée, les autorités publiques prévoient également l'implantation d'industries agro-alimentaires dans les bourgs.

« *Nous misons aussi sur la recherche agronomique. La réduction de la superficie des terres arables, due à l'extension du territoire de la ville, nécessite en effet d'augmenter la productivité agricole* », explique Li Xiaoxuan. Son scénario pour 2023 est volontairement optimiste. Il imagine des citadins aisés louant un très grand nombre de parcelles à des fermiers établis à la ville. Des ouvriers agricoles, venus de provinces plus pauvres, se chargeraient de cultiver les champs de ces investisseurs.

Emilie Brotel
Célian Macé
Nicolas Martin

Un fils à tout prix

LU Tingying et son mari ont une fille de 15 ans et un fils de 13 ans. Ces fermiers pauvres de Gaoqiao, près de Lizhuang, ont mis près de quatre ans à payer l'amende de 2000 yuans qui leur a été infligée en 1994 pour ne pas avoir respecté la politique de l'enfant unique. Mais la famille avait besoin de cette force de travail supplémentaire dans ses champs.

Dans les campagnes de la municipalité de Yibin, ce cas n'est pas rare. Malgré la politique de contrôle des naissances, mise en place en 1978 pour limiter l'accroissement spectaculaire de la population chinoise, et malgré la hausse régulière des amendes, les fermiers continuent ici d'avoir en moyenne plus d'enfants que les citadins. Et ils ont d'autant plus tendance à faire un deuxième enfant lorsque le premier est une fille.

Pour les parents, avoir un fils est en effet la garantie que quelqu'un prendra soin d'eux à l'heure de la retraite. En effet, une fille, bien souvent, quitte la maison familiale au moment de son mariage pour rejoindre sa belle-famille. Elle ne retournera pas s'installer sur la terre de ses parents lorsqu'ils seront trop vieux pour la cultiver.

Conséquence de ce culte du garçon : dans la municipalité de Yibin, il y a environ 300 000 hommes de plus que de femmes. Le problème existe dans toute la Chine, mais Yibin se trouve au-dessus de la moyenne nationale. Devant l'aggravation du déséquilibre des sexes, les autorités multiplient les mesures. Il est désormais interdit aux médecins de dire aux parents le sexe de l'enfant lors des échographies. Les échographies et les avortements privés ont été déclarés illégaux. L'Etat a également décidé, depuis 2004, de verser une pension de 600 yuans par an et par personne aux plus de 60 ans qui ont eu un seul enfant ou deux filles.

E.B.

CENTRE UNIVERSITAIRE
D'ENSEIGNEMENT DU
JOURNALISME
Université Robert Schuman
11, rue du Maréchal Juin
BP 13 - 67043 Strasbourg
Tél : 03 88 14 45 34
E-mail : redactions@cuej.
u-strasbg.fr

Directeur de la publication : Alain Chanel
Encadrement : Alain Chanel, Xavier Delcourt, Sophie Dufau, Alain Peter, Stéphanie Peurière
Rédacteur en chef : Nicolas Martin
Responsable iconographique : Claire Doyen
Photo de Une : Célian Macé/CUEJ
Réalisation : Nicolas Blasquez, Cordélia Bonal, Emilie Brotel, Ilan Caro, Julie Chabanas, Jeanne Cavelier, Claire Doyen, Adeline Foucault, Simon Giovannini, Guillaume Guichard, Jean-Michel Hennebert, Silke Koltrowitz, Nicolas Lepigeon, Valérie-Anne Maître, Célian Macé, Nicolas Martin, Catherine Methon, Dina Ros, Victor Roux-Goeken, Shi Qijun, Yoann Terrasse, Agnès Verry
Infographies : Alain Peter
Photogravure : Shanghai Arrow Visual Design and Producing
Impression : Print Station, Shanghai

POUR LA TÉLÉVISION :
ENCADREMENT : Manuel Halliez, Eric Schings, Joël Turlin
ETUDIANTS : Beate Bader, Sandra Boulanger, Ségolène Chaplin, Marion Chevrier, Mathieu David, Josselin Huchet, Ekatherine Kipchidze, Claire Leisink, Nadine Ly, Pierre-Jean Perrin, Mehdi Pfeiffer, Olivier Saint-Paul, Heike Schröder, David Zurmely.

POUR LA RADIO :
ENCADREMENT : Lionel Thompson
ETUDIANTS : Antoine Balandra, Clara Beaudoux, Charlotte Bienaimé, Emilie Defay, Gaële Joly, Armelle Parion, Astrid Unverricht

AVEC LE CONCOURS
des étudiants chinois du
Département de journalisme de l'Institut art et communication de Tongji : Chen Mengshu, Hu Linying, Sun Li, Zhao Xiaochuan, Zhang Yiqing ; de **l'Université normale de l'Est de la Chine :** Lan Hui ; de la **Faculté de journalisme de Fudan :** Chen Zhihuan, Lu Yijing, Tan Yimin, Ye Huijue ; de la **Faculté de sociologie de Fudan :** Lin Yiyang ; de **l'Université de Yibin :** Cao Lihong, Huang Cheng, Jiang Nan, Liao Chunxia, Liu Hongmin, Liu Peng, Long Hualin, Tan Xia, Wang Jing, Wang Yan, Yang Li, Zhang Meidong, Zhang Qifeng, Zeng Qian, Zhu Yan

REMERCIEMENTS

Le CUEJ a pu installer ses équipes de reportage à Yibin et Lizhuang grâce aux partenariats qu'il entretient depuis plusieurs années avec les universités Fudan et Tongji de Shanghai. Le jumelage de cette dernière avec la petite ville de Lizhuang, qui fut son refuge pendant l'occupation japonaise, a favorisé la compréhension de la municipalité et de l'université de Yibin. Qu'elles soient ici chaleureusement remerciées du soutien qu'elles nous ont apporté. Merci également aux 15 étudiants de Yibin qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour nous apporter leur concours. Merci enfin au professeur Zhou Jian, qui, pour la quatrième année, a mis à notre disposition les locaux de nos salles de rédaction.



Joël Turlin/CUEJ

Petite échelle et grands travaux

En amont de Yibin, le barrage Xiangjia, implanté sur la rivière Jinsha, devrait être achevé en 2015. Il fournira de l'électricité pour l'est et le centre de la Chine.

DANS le lit de la Jinsha, asséché pour moitié par une digue qui, sur 500 mètres, repousse la rivière sur sa rive droite, côté Yunnan, des centaines d'ouvriers s'affairent au milieu des camions, pelleteuses et autres engins de terrassement. Ici, à hauteur de la ville de Shuifu, les travaux du barrage de Xiangjia ont bouleversé le paysage.

Rive gauche, sur plus de 300 mètres de haut, la montagne, qui culmine à 630 mètres, a été bétonnée pour permettre à l'édifice de prendre appui. L'emprise d'une écluse, qui permettra une navigation sans rupture de charge, se dresse au milieu du chantier.

Dans un an, la rivière sera régulée par la première tranche du barrage, le côté droit sera asséché à son tour et les tra-

voux de la seconde partie pourront commencer. Déjà, rive droite, le dynamitage de la montagne prépare le terrain aux coulées de béton à venir. 909 mètres de large, 161 mètres de haut, profond de plus de 100 mètres, une retenue d'eau s'étalant sur plus de 150 km, le barrage de Xiangjia, 50 km en amont de la ville de Yibin, devrait produire de l'électricité dès 2012.

Navigation et irrigation.

Les premières réflexions sur l'opportunité de le réaliser ont commencé en 1957. En 1996, une étude de faisabilité donne un avis favorable et en 2002 la décision est prise de le construire.

L'entreprise Sanxia, qui réalise le barrage des Trois-Gorges, a démarré le chantier en 2004. En amont de Shuifu, à plus de 150 km, un

autre barrage, celui de Xiluodu, est déjà en construction. Plus de 100 000 personnes seront déplacées pour permettre la réalisation de ces deux projets. Ce sont les gouvernements du Sichuan et du Yunnan qui ont en charge leur relocalisation.

La construction des deux barrages est liée à celui des Trois-Gorges, situé sur le Yangzi, en aval de Chongqing. Une de leurs fonctions sera de régler le problème du trop plein de boue charrié par le fleuve. La moitié des sédiments qui ensablent la réserve d'eau du barrage des Trois-Gorges provient en effet de l'érosion des terres traversées par la Jinsha.

Le barrage de Xiangjia participera à l'irrigation des 3,7 millions de mus de terres irriguées du Sichuan. Il jouera aussi un rôle de régulation des crues dont la violence, durant la saison des pluies en mars et avril mais aussi lors de la fonte des glaciers en été, est gravée dans les mémoires. La capacité totale de ses huit générateurs sera de 30,7 milliards de kw/h, soit un tiers de celle du barrage des Trois-Gorges. L'électricité sera acheminée vers l'est, le sud-est et le centre de la Chine. Le Sichuan et le Yunnan en recevront peut être une petite part, si Pékin en décide ainsi.

Simon Giovannini



Autoroutes :
— Actuelles
- - En projet

Chemins de fer :
= Actuels
= = En projet

Alain Peter / CUEJ

Quadruple pontage

AUTOROUTES, voies ferrées, voie navigable, aéroport : le plan quinquennal 2006-2011 de la municipalité de Yibin prévoit un programme ambitieux de développement des voies de communication qui devraient faire de Yibin un carrefour stratégique du centre-ouest de la Chine et lui permettre de devenir, enfin, la première ville sur le Yangzi.

• Voies autoroutières et ferroviaires

Cernée par quatre capitales provinciales, Yibin est encore à l'écart des principales liaisons ferroviaires et autoroutières qui les relie. Cet enclavement devrait disparaître à l'horizon 2011.

• Desserte aérienne

Dans cinq ans, le petit aéroport, dont la capacité est insuffisante — il assure seulement deux liaisons hebdomadaires vers Shanghai — va céder son terrain à des programmes immobiliers. Redéployé plus au nord, il devrait compléter le rayonnement de Yibin vers les grandes capitales provinciales.

• Voie fluviale

Les travaux de dragage et d'érosion des hauts fonds du Yangzi commenceront à partir de l'année 2009. Ils devraient permettre de multiplier par trois le tonnage des bateaux empruntant le fleuve entre Chongqing et Yibin.



Strasbourg // Moscou

E X P O S I T I O N
Flore Sigrist/Mathieu Boisadan

du 23 mai au 17 juin 2007

à l'Hôtel du Département - Place du Quartier Blanc à Strasbourg

du lundi au vendredi de 10h à 18h, le week-end de 14h à 18h

